

Jean-Paul Damaggio

**Avec Pepe,
controverse à Valladolid**

tome 2

(version internet)

Editions La Brochure
82210 Angeville
juin 2016
ISBN : 978-2-37451 0095
Plus de renseignements
sur <http://la-brochure.over-blog.com>
<http://viedelabrochure.canalblog.com>

Dans ma prison Modelo, loin des merveilles du monde, je laisse Pepe à ses rêves culinaires, et de mon côté, j'attends avec toujours plus d'impatience l'heure de cette mission peu ordinaire... Une impatience calmée surtout par quelques nouveaux bavardages avec Pepe. Il ne m'avait rien dit sur sa vie, pensant que je la connaissais par la présentation qu'en donne son frère. Sans critiquer Manuel sur ce point, il me dévoile : « quel dommage qu'il n'ait pas eu le temps d'écrire mon histoire d'amour avec Muriel qui dura si peu, mais qui a décidé de ma vie ! C'était son projet au moment où son cœur l'a lâché. Comme tout le monde, plus il vieillissait et plus il retrouvait notre propre jeunesse, la mienne étant presque l'inverse de la sienne. »

L'annonce du passage de Muriel a rendu Pepe beaucoup plus bavard qu'auparavant. Bien sûr, tout comprendre des imbroglios de sa jeunesse, ça reste au dessus de mes forces, mais je retiens cette opinion sur les prisonniers, qu'il se forgea : ils ne sont plus eux-mêmes entre quatre murs. Quant aux geôliers, il me rappelle que je dois me méfier, car ils tombent parfois en admiration devant un détenu. Dans nos cours, on nous a parlé du syndrome de Stockholm, mais tout le monde a pris ce constat à la rigolade !

Manuel qui a connu la vie de prisonnier sait que, comme Pepe, il a été traversé par plusieurs identités. En prison, un autre soi se lève, sans savoir si, en sortant, on redevient l'homme de départ. On se demande : « quand est-on soi-même ? » Pepe n'a été lui-même que l'espace de quelques mois, autour de ses vingt cinq ans, aux bras de Muriel ! Voilà pourquoi il attache tant d'importance à l'œuvre absente de son frère, l'œuvre concernant la période antérieure à sa prétentieuse déclaration le faisant l'assassin de Kennedy ! Pourtant, Manuel n'est pas l'homme d'une œuvre inachevée, même s'il a attribué les noms de Bouvard et Pécuchet à Pepe et Josep faisant le tour du monde.

Plus la date du 25 février approche, et plus je me perds en conjoncture. Pepe admirera-t-il l'univers de son frère pendant la visite de l'expo ? Question gourmandise, Pepe m'a indiqué que son actuelle présence en prison, lui enlève tout rêve gastronomique. Jamais il ne salive pour le moindre plat génial, ni le moindre vin de Bourgogne (pour le Bordeaux ça n'a jamais été son affaire), et jamais il ne pense au plus petit cigare ! La prison mobilise trop la quête de survie pour laisser du temps à la construction de la vie. Il m'explique : « Faute d'être en âge de rêver à l'évasion physique, je me fais quelques arrangements avec le temps. Je me récite des poèmes de mon enfance, j'en transforme un mot, j'en change l'intonation. L'essentiel, garder l'esprit éveillé quand le corps est bloqué. J'imagine Josep lancé dans quelques folies dernières. A trente ans, si quelqu'un m'avait dit que Josep me serait indispensable, j'aurais rigolé et pourtant, au cours du grand voyage autour du monde, quel incroyable personnage ai-je découvert ! Dans ses récits, Manuel en a toujours fait un personnage secondaire, un Sancho pour tout dire ! Imagine que quelqu'un écrive demain, L'homme de ma vie, où on apprendrait que Josep est adoré depuis longtemps par Madame Lissieux, croisée à son stage de soupes à Paris, dix ans plus tôt ! »

— Pepe, Manuel prétend qu'en vous transformant en frère de Josep, à la fin de Milenio, au moment d'entrer dans la zone du vaisseau spatial, vous avez trouvé ça « bête » !

— Josep a seulement trois ans de moins que moi, et il aurait pu être mon frère !

- Bien sûr !
- Nous aurions été trois frères, Manuel, Josep et moi en l'espace de trois ans ! Quand on supporte ensemble la prison à l'âge de vingt-cinq ans, on devient presque frères. A cause de la prison, j'étais plus frère de Josep que de Manuel, même si lui aussi croquera, après moi, Josep dans les cellules de Lérida. J'ai dit que la question était « bête » simplement parce qu'elle ne mène nulle part. Pas parce qu'elle serait idiote en soi ! Gregorio, as-tu des frères, veux-tu des enfants ?
- Je n'ai pas de frère et pour les enfants, je n'en ai pas encore...
- Surtout, ne fais pas d'enfants. Mon père Evaristo m'avait prévenu. Ne mets pas une victime de plus sur la terre ! Cette obsession était un des résultats de la défaite contre Franco. Mais, l'espace d'un instant, j'ai oublié son conseil puis je me suis rattrapé...
- Qu'est-ce que la question qui ne mène nulle part ? J'en ose une car je crois à cet aveu que tu fais quelque part : « Les gauches sont toutes suicidaires, en paroles, en actes, en pensée, par omission et par mémoire. » Tu es de gauche et suicidaire ?
- Oui, et seule la prison nous préserve du suicide.
- Je ne comprends pas, avec la gauche les lendemains ne devaient-ils pas chanter ?
- L'impossible lendemain qui chante ! Gregorio, ce débat nous l'avons eu avec Manuel tant et tant de fois, à vingt ans. Nous nous sommes un peu contaminés l'un l'autre : sa lumière a apporté un peu de joie à mon ombre, comme mon ombre a fini par rendre claire-obscur sa lumière. La fraternité est encore moins possible que la beauté !
- Et Josep dans tout ça, il était qui ?
- La fidélité, valeur typiquement de droite qui le rendait de gauche !
- J'insiste, et Josep ?
- Je te l'ai dit, Josep représente toute ma culpabilité ! Tous ceux qui prônent un monde sans coupables obtiennent un grand succès, car nous refusons tous d'être coupables ! Inversement les scientifiques obtiennent peu de succès car ils disent de leurs découvertes, qu'elles sont un pas en avant toujours inachevé ! Pour preuve que je n'ai rien d'ironique : j'aurais aimé être un scientifique. Mais, toi, Gregorio, ta page sur Port-Bou ?
- La voici Pepe, un écrit de l'amour, un amour imaginaire à garder en mémoire. Mais puis-je me permettre une requête en échange ?
- Pourquoi pas ?
- Chaque matin tu écris deux ou trois pages puis, je le sais, tu les déchires et tu remplis la poubelle. Accepterais-tu de me donner une de tes pages ?
- Oui, chaque matin j'écris la même chose depuis des mois, une histoire aussi à propos de l'amour vu à travers un enfant et, promis, j'en garderai une version. Mais toi, tu ne m'as jamais parlé de ta femme. Elle s'appelle comment ?
- Encarnación, dit Gregorio, en tendant sa feuille de papier à Pepe, et il s'en alla poursuivre son travail.
- « L'amour avec toi, c'est la plus grande peur qui m'ait serré le cœur. Permetts-moi de te conter, tout en faisant l'amour, une histoire en velours, une histoire sans filet. Je ferai doucement, juste le murmure d'un récit pour soulager mes crispations. De toute façon, sans cet expédient, je me noie d'effroi. Ce serait l'histoire d'un homme et d'une femme qui, sur quelques kilomètres, découvrirait l'amour sous un autre jour. En partant de Llansa, par une petite route jouant à cache-cache avec la mer d'azur, le couple en voiture tenterait de rejoindre le havre de Port-Bou, le lieu idéal d'un bonheur normal. J'ai choisi un après-midi, pour ne pas avoir le soleil dans les yeux, et un dimanche, un jour sans camion, pour ne pas risquer d'en subir les fumées

nauséabondes à chaque accélération. Au début, la voiture commence à monter en tournant à droite puis à gauche puis pénètre dans une végétation nouvelle et arrive enfin à la première pointe, la *Punta del Borrón*. Dans ce style *borrón* – mais qu’y puis-je ? – tu sens tout de même, combien, cette rencontre entre la montagne et la mer, symbolise nos corps à l’unisson. La pointe, une zone extrême de la terre qui s’avance vers la mer ; toute la beauté de cette route espagnole. Pour le moment, la voiture entreprend une redescente et mon corps se pose à côté du tien. Tu admires en bas, le village qui nous attend. Est-ce déjà *Port-Bou* ? Non, pas déjà, l’infini plaisir de nos sexes souhaite aller plus loin. Ce village, blotti autour de son port ne peut être *Port-Bou* : la plage paraît trop grande, les maisons trop dispersées. Soit soulagée mon amour, c’est *Colera*, aussi je conserve toute ma patience adolescente. L’espace d’une seconde, nos corps se crurent arrivés mais voici que déjà la voiture remonte, tourne à droite, tourne à gauche, ralentit, et s’accroche à la pente démente. Je sens ton bassin épousant les mouvements de la voiture, une voiture qui ne cesse son ascension vers la deuxième pointe : *Punta de l’Escala*. Pas question d’accroître la vitesse : la route, étroite, mal entretenue impose le trente km/h car il serait ridicule de risquer l’accident d’autant que le paysage à admirer, reste totalement admirable. Tu sens comme ce récit m’évite l’accident sexuel ? Revoici la mer, l’immensité de la mer qui s’ouvre entre tes jambes, et la *Punta de l’Escala* pénètre dans la Méditerranée, comme un défi à sa capacité érosive ou éruptive, j’en perds mes mots. La mer doit vivre en bonne entente avec ces avancées terrestres. Jamais tu ne sauras combien les femmes érodent ma vie. L’érosion est mon érotique héroïque. Non, pas d’escale pour le moment, puisque le voyage a comme objectif *Port-Bou* lieu idéal d’un bonheur normal, en conséquence il continue par une nouvelle descente plus brève que les précédentes. Avant même d’en avoir profité, le véhicule entreprend une nouvelle ascension vers une autre *punta*, les *puntas* se succèdent à présent, à un rythme plus rapide. Déjà se présente la *Punta del Claper*. Nous sommes en Catalogne, ma tendresse, et en catalan, le *claper* est le terrain pierreux qui s’offre à nos regards quand ils quittent le confort étroit de notre habitacle mobile.

A nouveau, voici le calme d’un sommet, à nouveau la mer au loin, et à nouveau je retrouve ma respiration. Mais cette fois, la vue plonge jusqu’au fond de la vallée, et nous y découvrons *Port-Bou* avec son immense gare et sa minuscule plage. La destination signifie toujours une fin. Sur la montagne d’en face, nous apercevons l’après-destination, matérialisée par une route qui doit rejoindre la France. Après la fin, il faudra continuer, recommencer et garder le bonheur saisi juste avant l’extase. Devons-nous arrêter un instant pour goûter le point de vue ? Un parking nous y invite mais la voiture se colle tant à la route que nous décidons de continuer à en épouser les contours et là, tout à coup, les freins lâchent par périodes incertaines. Les corps s’agrippent aux sièges comme aux uns et aux autres, et chaque virage devient plus dangereux car le véhicule prend de la vitesse. Pas question, si près du but, de rater l’apothéose. Nous voyons arriver les premières maisons du village juste avant l’ultime ligne presque droite qui traverse *Port-Bou* et conduit tout droit sur la petite plage, celle qui peut les sauver car il vaut mieux arrêter une voiture dans les eaux de la mer que contre les murs des rues. Nous avons réussi parfaitement bien à éviter les quelques barques installées sur les galets pour finir notre folle course au milieu des maigres vagues. Cette eau, grâce au faible plan incliné, va se changer en frein très doux pour notre amour. Le moteur ne sera même pas noyé par l’aventure ! En sortant de la voiture, les deux corps, ne sachant s’ils dégoulinent de sueur ou d’eau de mer, se dirigent sans réfléchir, vers l’autre bout de la plage où une statue les attire, une statue en l’honneur d’aucun mort, une statue en hommage à la danse, la sardane, une danse devenant à leurs yeux, la preuve que l’intelligence humaine a encore de l’avenir,

autant dire de la joie à conquérir. Nos corps se taisent, se posent, et se disposent à écouter la suite tragique, celle du grand écrivain allemand qui se suicida dans ce petit port, pour échapper ainsi, radicalement, au fascisme de partout. En reprenant la route vers la France, nous avons observé sur la pente opposée, le petit cimetière de la ville et la marque artistique de cette chute infernale : celle de Walter Benjamin.»

*

A la veille du grand jour, le directeur convoque les trois gardiens retenus pour la sortie à l'expo, afin de donner des instructions précises, à suivre à la lettre. Juan et Augustin ne sont pas plus attentifs que moi au blablabla du directeur, car pour nous, cette visite est un jeu d'enfant. Nous avons vérifié les lieux, distribué les rôles, un surveillant à l'entrée, un autre à la sortie, et le troisième accompagnant Pepe ; en conséquence que dire de plus ! En quatre salles, quel homme pouvait nous fausser compagnie ? Pepe n'est plus du genre à rêver d'évasion, il le répète, la prison est sa meilleure assurance-vie. Voilà pourquoi il ne s'est jamais plaint des lenteurs de la justice, son procès n'étant même pas prévu au calendrier !

Or, le directeur, beaucoup plus inquiet que nous, insiste sur ses recommandations (ne pas quitter de l'œil, une seule seconde, le détenu) et m'informe même qu'il regrette sa décision, qu'il a maintenue pour ne pas se dédire. Il a cette phrase incompréhensible : « Et s'il s'évade contre son gré ? » En sortant, Juan note : « A-t-il des informations qu'il nous cache ? ».

Le lundi 25 février au matin, avant l'heure de mon service, je monte chercher Pepe dans sa cellule, un homme beaucoup moins excité que moi. Je le conduis dans une pièce où il remet sa peau d'il y a quatre ans, et dès qu'il est prêt, je le dirige vers le fourgon cellulaire qui attend dans la cour. Le directeur est là, il observe d'un regard noir la scène et insiste devant le détenu : « pas de mauvais tour à l'ordre du jour. » Nous avons été si rapides que nous avons devancé de quinze minutes l'arrivée du chauffeur et celle des deux gardiens chefs, maîtres de la mission avec moi.

Au moment de la sortie, Pepe me demande de lui passer l'article du Bangkok Post du 18 octobre 2003 qui évoque la mort de son petit frère. Sachant qu'un détenu n'a rien à demander à un gardien, il n'avait jamais abusé de mon amitié, mais là, juste un article de journal... pour un jour de sortie... je ne peux refuser. J'ai essayé, avec des amis anglophones, d'accéder, sur internet, aux archives de ce grand journal du sud-est asiatique. Il fallait être enregistré pour bénéficier du service. J'ai alors failli lui porter un article accessible du jour, mais bon j'ai délaissé le projet. L'échec de ma mission le laisse sans réaction. Il reste avec les yeux dans le vague.

Dès les premières images de la rue, je scrute son visage dont les yeux retrouvent sans avidité apparente, par la vitre grillagée de la camionnette, les habitudes de la ville, sa ville.

Passeig de Gracia, nous restons dans les artères essentielles. Nous arrivons déjà place Francesc Macia pour prendre La Diagonal.

Il ne pose aucune question, pas même en voyant la tour Agbar, comme si La Diagonal que nous suivons, n'était que La Diagonal de sa jeunesse.

Discrètement, une voiture de police assure la protection avant, et une autre celle de l'arrière. Nous sommes dans un univers de confiance. Mon esprit vagabonde à cent à l'heure tout en souhaitant que ce transport dure le plus longtemps possible. Comme les évolutions de la mode ne concernent pas les personnes âgées, les vêtements gris de Pepe ne le différencient pas des autres passants de son âge. Son long imperméable a gardé la dignité qui était la sienne au moment de l'arrestation, en 2003. Il donne à l'homme une apparence encore plus timide, que celle de ses

habits de détenus. Pepe semble toujours secret, sur la réserve, loin des fanfaronnades qu'il pourrait pourtant claironner, vu les péripéties de sa vie.

Petit à petit nous approchons du Palau Robert, notre destination. Pepe garde un silence impressionnant. Mon collègue, Augustin, ne connaît rien de sérieux de la vie de Pepe et ne souhaite rien savoir d'autre que sa mission : surveiller le prisonnier pendant la visite. J'ai en charge, au rez-de-chaussée, la surveillance de la porte d'entrée du Palau pendant que Juan, pour le moment assis à côté du chauffeur, attendra à la sortie de l'expo elle-même, une sortie de l'expo proche de son entrée, au premier étage de la bâtisse.

Sa fille essaiera-t-elle de le voir pendant l'expédition ? Le directeur a exigé de sa part la discrétion absolue. Si un seul œil de son visage croisait le nôtre, nous avons ordre d'interrompre aussitôt l'expédition, en organisant un retour précipité à la prison. Pepe n'a pas l'air de se soucier de la question. Il se laisse conduire en prisonnier habitué à subir les ordres sans comprendre.

N'y tenant plus, je lâche quelques mots, juste avant d'arriver :

— Charo a-t-elle pu être alertée par ta sortie ?

— Qui peut annoncer qu'elle est toujours vivante ? Je la suppose parmi les morts sinon elle aurait assiégé la prison pour obtenir un droit de visite. Or, tu le sais très bien, je n'ai eu aucune visite en tant d'années ! En revenant à Barcelone, j'aurais dû passer la voir avant de rentrer chez moi. Ce sera mon unique regret à l'heure ultime !

— Et la nostalgie aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je vis trente six ans en arrière et ça me laisse muet. En 1972, juste après mon retour en Espagne, Manuel se préparait à raconter ma vie qui était alors marquée par ma rencontre avec Charo. Peut-être, est-ce ma meilleure année ? J'avais trente-six ans et j'en finissais enfin, avec mes erreurs de jeunesse. Certains sont cons à vingt ans, mais chez moi la connerie a duré, même si j'ai eu très tôt la sensation d'en avoir quarante. Cette excursion jusqu'à l'exposition, ressemble à un retour aux sources, d'où mon recueillement. Ne m'en veux pas, Gregorio et merci pour le cadeau de la belle page écrite contre l'oubli, écrite pour Port-Bou. Je t'ai préparé la mienne écrite pour le Nicaragua. Je vais te la donner au retour.

Pepe prononce ces paroles sans un regard, comme un automate, comme si, ma question ayant été programmée, il avait préparé une réponse toute faite.

Déjà dix heures, la circulation est encore fluide. Juste après la place, nous nous arrêtons. Pepe descend, les passants ne montrent aucune surprise. Généralement les fourgons cellulaires s'arrêtent devant les prisons ou devant les tribunaux, mais là, en pleine ville, ce vieux monsieur au long imperméable gris, au chapeau des grands jours, personne ne lui prête attention, et il ne fait d'ailleurs attention à personne. Il regarde plutôt le Palau dont la modeste architecture surgit dans les arbres, avec le petit jardin devant. Comme pour se protéger d'une pluie soudaine de souvenirs lui tombant sur les épaules, il enfonce son chapeau avec ses deux mains menottées. La seule concession sur ce point : plutôt que d'être menotté mains derrière le dos, il les garde devant lui.

Par le jardin, nous nous avançons, nous tournons à gauche puis avant de laisser Pepe monter avec son accompagnateur permanent, le gardien Augustin, Juan et moi-même prenons nos positions, l'expo étant vide de monde.

Je vois Pepe enhaut de l'escalier et j'attends.

Le Palau Robert n'est pas vraiment un musée. Au rez-de-chaussée, une exposition photo de Vilallonga à la gloire du Tibet, une boutique sur la droite d'où un va-et-

vient qui complique un peu la surveillance. Je n'ai cependant presque rien à faire et j'ai envie de lire l'article d'Oswaldo Bayer que j'ai récupéré pour l'offrir à Pepe en compensation des inaccessibles articles du Bangkok Post. Pepe admire l'historien argentin. Peut-être vais-je le lui offrir en guise de lecture pour le retour ! Il s'agit d'un hommage à l'anarchiste Rodolfo Gonzalez Pacheco.

J'en suis là de mes réflexions quand, quinze minutes après notre arrivée, je vois s'avancer un homme vers l'accueil avec une dame que je prends pour la traductrice, vu la langue italienne du barbu. Ils vérifient la direction de l'expo. La dame en service à l'accueil s'exclame à l'adresse du barbu : « Que vous ressemblez à Nanni Moretti ! ». Une conversation s'engage que j'essaie d'écouter vu la faible activité de surveillance. L'accompagnatrice précise tout d'abord :

— Merci, madame, je constate qu'on n'oublie pas complètement mon ami le cinéaste !

La réceptionniste laisse éclater un cri de joie. L'entrée étant gratuite, elle n'a pas à se préoccuper de la billetterie et est d'autant plus attentive aux passants. D'où son commentaire :

— Quand je vous ai vu entrer dans le hall et vous approcher de l'accueil, j'ai cru rêver ! Vous êtes donc bien le grand Moretti. Est-ce que vous venez pour la préparation d'un film ? Vous sortiriez enfin de l'Italie ?

— Je suis là par hasard, un hasard qui s'appelle Pier Paolo Pasolini ! précise l'homme avec un calme olympique.

Saisissant la balle au bond la dame engage la conversation :

— On dit que le hasard fait bien les choses. Vous croyez ?

— Le hasard est une reconstruction du réel à posteriori. Il ne fait ni ne défait rien. Au contraire on le fabrique.

— Alors quel hasard fabriquez-vous en venant ici ?

— L'Espagne vient de réaliser une traduction d'une œuvre de Pasolini, d'où mon voyage à Barcelone. Mon hôte m'a indiqué qu'ici, avec l'exposition, je découvrirai l'univers d'un pasolinien.

— Vous nous préparez une rencontre Pasolini-Montalban ? Vous fabriqueriez un hasard vous conduisant enfin jusqu'à Barcelone, comme Manuel sut aller si souvent jusqu'à Rome ?

— Peut-être qu'après avoir visité l'expo, je vous expliquerai la distinction que j'établis entre le hasard et la coïncidence !

Je note la conversation sans tout comprendre, jusqu'au moment où la dame précise que pour elle, Moretti et Montalban devaient partager une même méfiance envers les mots tels qu'ils servent aujourd'hui. J'ai souvent entendu Pepe parler de la question ; je commence à saisir les raisons de cette préoccupation. Oui, de plus en plus, nous sommes face à l'incommunicabilité noyée sous les grandes eaux de la « communication ». Le cinéaste prend plaisir au dialogue imposé par l'employée qui cherche à tout savoir de son plus grand exploit : la transformation d'une partie de water-polo en architecture d'un film.

Sûr, un gardien a du mal à communiquer avec un détenu ; sûr, le monde pourrait mettre en vente les incompréhensions, elles atteindraient des prix astronomiques. Et Pasolini dans tout ça ?

La discussion s'achève sur la promesse qu'elle reprendra après la visite. L'employée ajoute un ultime conseil : « Monsieur Moretti, dans la première salle écoutez les chansons enregistrées, offertes aux visiteurs attentifs. En guise de Gino Paoli, Franco Battiato, Renato Zero ou Adamo, vos chanteurs de référence, vous y découvrirez du Brassens (L'Auvergnat), du Ferré (Merde à Vauban) et même Ennio

Morricone. Ma chanson préférée de cette sélection est bien sûr celle de Raimon, Canço de capvestre, en catalan. Le plaisir de la chanson alimente aussi le plaisir de votre cinéma. »

Pour préparer la matinée de surveillance, j'ai moi-même visité trois fois l'expo et j'ai été surpris par ces boîtes de conserve où il fallait coller son oreille pour écouter des chansons. Souvent dans une expo – je le dis avec une maigre expérience – les chansons servent de fond musical. Là, elles vous attendent.

Combien de temps a duré cet intermède ? La montre m'indique trente minutes de passées et il ne reste donc que quinze minutes avant notre retour vers la prison puisque le temps accordé à Pepe est seulement d'une heure. J'ai la certitude que depuis notre arrivée, un seul individu est monté jusqu'aux salles de l'expo.

Pendant cinq minutes, je tourne mon regard vers la salle des photos, puis tout d'un coup je découvre de l'agitation du côté de la sortie de l'expo, en haut de l'escalier. Au premier étage, Augustin entre en grande discussion avec Juan. Ils sont tout en haut des marches, et j'ai la sensation qu'il se passe quelque chose de grave. Sous le coup de l'émotion, Pepe est-il tombé dans les pommes ? Une crise cardiaque ? Les deux gardiens se tournent vers moi pour m'inviter à les rejoindre. Je gravis quatre à quatre les marches pour apprendre l'incroyable : Pepe a disparu. Personne ne se laisse aller à dire qu'il s'est évadé car nous savons parfaitement qu'il n'en avait pas le moindre désir. Mais comment un détenu peut-il disparaître sans s'évader ?

Augustin explique rapidement qu'il a laissé quelques instants Pepe dans la pièce ultime de l'expo, le fumoir, où il voulait se recueillir. Il est allé étudier un peu mieux les tables de restaurant de la salle précédente, une salle où un seul visiteur lui a fait un brin de conversation devant les deux menus de la Casa Leopoldo portant le nom du célèbre détective, l'un à quarante euros et l'autre à soixante-deux euros. Une salle étrange dans une exposition. Augustin est revenu voir si le détenu était toujours assis sur le fauteuil, et il y était bel et bien. A la troisième vérification, il a eu la douloureuse surprise de découvrir que l'homme portant chapeau et imperméable n'était plus Pepe. Aussitôt menotté au pied de la vitrine du fumoir, pour le garder sous la main, celui-ci a expliqué qu'une personne lui a sauté dessus, (plutôt une femme) l'ayant obligé à se vêtir quelques instants du chapeau et de l'imperméable, puis l'a installé sur le fauteuil en exigeant l'immobilité, avant de partir se cacher dans un recoin, près de la porte de sortie. Ce sosie improvisé a accepté de se plier au jeu, car de toute façon, depuis plusieurs jours, il aimait rester là, assis à rêvasser gratuitement dans un confort si doux pour lui. En deux mots, son assaillant lui a indiqué qu'il s'agissait d'un jeu de masques.

Le policier de l'entrée, Juan, précise que depuis le début, si un Italien avec sa traductrice est entré visiter l'expo voici une minute, personne n'en est sorti. Dans ce calme plat, une dame brune, est venue lui demander l'entrée des toilettes car son père s'y trouve depuis plusieurs minutes et elle s'inquiète de ne pas le voir redescendre. Elle a eu le temps de visiter toute l'expo Vilallonga du rez-de-chaussée mais comme elle est sans W.C. elle est montée. Je lui ai indiqué le lieu juste à droite et quatre minutes après, elle en est ressortie avec au bras un homme ordinaire, pour former un couple insignifiant sur des marches où moi-même, j'ai constaté leur présence sans leur prêter la moindre attention. Qu'a-t-il pu se passer ?

Samedi 13 novembre 2010

Jeudi, Josep a envie de présenter les découvertes culinaires qu'avec Pepe ils ont expérimenté ici. Il voue aux gémonies la «fameuse» *longaniza*, une insulte à l'adresse de toutes les saucisses du monde et plus particulièrement envers son cher *chorizo*. Mais bon, comme tout repas commence par une soupe, il nous parle de soupe.

Dans un des meilleurs restaurants de la ville, là où nous irons ensemble demain soir, à *El Méson del Marqués*, ils servent la soupe à l'oignon la plus parfaite qu'il connaisse. Josep en a beaucoup discuté avec le chef cuisinier. Pour cette soupe, l'essentiel tient au type de cuisson des oignons. Naturellement, négliger la qualité du bouillon serait grave mais tout le goût vient des oignons. Surtout ne pas les cuire comme certains incapables, dans le bouillon lui-même. En France, une fois finement émincés, ils peuvent revenir dans de la graisse de canard. Ici ils dénichent d'autres solutions où l'huile d'olive joue un beau rôle (mais le beurre aussi est de bonne qualité). Cette cuisson, la plus lente possible nous rappelle qu'en cuisine, souvent tout tient à la lenteur. Contrairement aux Français, les Mexicains ajoutent un peu de crème fraîche, et quant aux herbes, ils ne sont pas en reste. Enfin l'ail. Les Mexicains sont connus comme consommateurs de piments sans oublier pour autant l'ail. Comme pour les oignons, sa bonne cuisson est essentielle. La soupe aux oignons est moins typique que la soupe de référence qui s'appelle inévitablement soupe aztèque (avec des morceaux de *tortillas* frits). Le *pozole* est une autre soupe locale, traditionnelle avec du maïs, de la viande de porc ou parfois du poulet, et pois chiches. Même quand on parle de soupe les *tortillas* sont au rendez-vous ! Avec les pois chiches ? On retrouve là l'Espagne et les pays arabes. Les pois chiches font horreur à la grande cuisine française, Josep en sait quelque chose.

Concernant le piment, Josep nous raconte une anecdote ramenée d'un cours séjour à Campeche avec Carlina. Tout en marchant sur l'avenue de bord de mer ils arrivent dans la zone « nord-américaine » de la ville où le Mac Do trône en vedette. Au loin, un cinéma multiplex nommé Hollywood où, juste avant midi, une immense queue devant la caisse attire leur attention. Une grande partie de la jeunesse lycéenne (avec son uniforme) achète des billets puis s'en revient vers son proche établissement scolaire. Parmi les cinq films annoncés (nous découvrons la version espagnole du *Dîner des Cons*). Lequel peut attirer autant de public à une telle heure ? Petit à petit, la queue diminue et en s'approchant de la caisse Josep comprend le phénomène : ce jour-là les billets sont moins chers, et des jeunes les achètent à l'avance, pour un film que tout le monde souhaite voir : *Harry Potter*. Une dame d'environ cinquante ans en profite pour vendre du fromage. Le nombre de vendeurs de produits alimentaires est toujours impressionnant ici. Du marchand de glace, au marchand de crêpes ou de cacahouètes, la liste est longue, mais pourquoi une vendeuse de fromage ? Carlina engage la discussion et la dame s'étonne de nous trouver là où rien ne nous attend. Que pensent du Mexique, des étrangers ? Carlina lui répond que tous les plaisirs sont au coin des rues, avec les précautions alimentaires qui s'imposent pour s'habituer aux piments (*el fuego* pour certains). La marchande nous précise alors que les Mexicains paient cette habitude au prix fort : les maladies les plus fréquentes concernent l'estomac et les intestins.

Aussi Pepe y allait doucement avec les piments mais que de confrontations sur la cuisine ! Ceci étant, plutôt que de parler cuisine, Josep et Carlina attendent avec impatience la suite du récit sur l'évasion, sauf que, devant la cathédrale, un immense spectacle nous attend et renvoie à demain ce moment d'histoire. Nous voici donc à nouveau sur la place de la petite ville.

Les acteurs, les musiciens, la scène à deux niveaux, les lumières derrière et en attendant, le public bavarde sur un sujet qui me fait tendre l'oreille. Comme l'avait noté Pepe, les kiosques à journaux sont rares dans le Yucatán. J'en avais imaginé un sur le zócalo de Valladolid par exemple, or rien. Les habitants achètent le quotidien le plus lu, *Por Esto !*, le matin, à des vendeurs à la sauvette. Un des articles du jour est au centre des bavardages. Un homme très âgé, rond de visage, grosses lunettes affirme :

— Il a fallu que ce soit ici, à Valladolid, il a fallu que l'impossible vienne frapper les consciences jusque dans cette ville tranquille, il a fallu qu'un jeune homme soit assassiné, chez lui ! Le coupable croyait que l'impunité habituelle le préservait car il ne savait pas qu'ici, l'horreur continue de s'appeler l'horreur et qu'en conséquence les institutions refusent de baisser les bras. Et le crime a été élucidé sans contestation possible.

Le décès intervenu voici trois jours n'est pas n'importe quel décès. Pepe, qui ne peut plus apporter sa science, répétait à Josep avant de mourir : « je vous l'avais dit, rien de tel que cette ville pour lancer la nouvelle controverse : « les Narcos ont-ils une âme ? » ».

Tout d'un coup, ce point, que Josep nous révèle sans en comprendre l'enjeu, éclaire totalement notre lanterne. En écoutant autour de moi, j'élabore sans m'en rendre compte un nouveau scénario.

Ecoutez bien l'histoire, et vous verrez que Pepe avait quelques prémonitions. Le jeune de vingt-deux ans, Roger Loria Lopez, a été tué par un jeune de vingt ans, un soldat qui venait de... Ciudad Juarez ! Motif du crime : l'homosexualité ! Ce jeune, a été arrêté parce que des témoins ont osé parler, parce que la police n'a pas froid aux yeux, parce que la justice a des devoirs envers la population, ce jeune est le portrait craché de l'enfer sur terre. L'enquête a été conduite par la Police Judiciaire de l'Etat de Yucatán. Elle ne s'est pas laissée embarquer automatiquement sur la piste d'un crime possible de la mafia. Ils ont même appelé des spécialistes de Mérida. Avant de mourir Roger était à un *convivio*, un genre de fête privée.

Dans *Por Esto !* Gilberto Balam Pereira a su discerner sous l'anecdotique le symbolique, sous l'éphémère, le durable. Le criminel que nous appellerons le Sicaire est cette fois un soldat, fils de soldat, habitué des drogues, issu d'une famille désintégrée, au chômage avant d'entrer dans l'armée qu'il considère comme une source d'aventures et une famille de substitution. Il ne se reconnaît en aucune valeur et avance sans boussole. Sans idéaux et instable, il n'écoute personne et même pas lui-même. Marx a dit que la religion est l'opium du peuple ; lui fait de la drogue sa religion ! Angoisse, dépression, il se réfugie dans la communauté des drogués, son ultime famille où le crime devient parfois banal (surtout pour lui), jusqu'à la perte de la moindre estime de soi !

Le Sicaire a croisé Vicente au cours d'un *convivio*. Devinant qu'il était homosexuel, Le Sicaire s'est dit : cette fois je vais profiter d'un faible, d'un être ridicule. La folie de la scène devient une folie dont les mots en français me manquent pour la narrer. *Una vida enajenada*. Une vie de fou, mais la folie ça peut-être une folie d'amour. Ne dit-on pas fou de joie ? *Una vida desganada*. Une vie sans enthousiasme mais l'enthousiasme peut devenir le plaisir de tuer ! En espagnol il y a *chingar* qui signifie

à la fois picoler et casser les pieds du voisin car les picoleurs ne sont pas souvent faciles à vivre.

Un mot est là sans besoin de traduction dans le monde : *bisnes*. Au cœur de la nouvelle controverse, le *bisnes* sert de carrefour.

Le Sicaire est une forme de bras droit de La Barbie, une forme venue exceptionnellement jusqu'ici à Valladolid.

Mais quelle riposte pour arrêter les sicaires ? La Démocratie ? Tout se complique car si un sicaire est aisément repérable, pas la démocratie !

Le président de la république, Felipe Calderon a désigné le Crime organisé comme son ennemi majeur (sur conseil des dirigeants des USA), donc aussitôt après son élection en 2007, il lui déclare une guerre sanglante, d'où une spirale de violences, dans toute une partie du pays. La Démocratie affronte donc deux ennemis : le Pouvoir et le crime. Peut-elle faire l'amalgame ? La Police corrompue et les Criminels sont-ils le même mal ? Quel est le mal ? Ce problème se complique d'autant que la « peste » est nettement plus forte dans le Nord du pays que dans le Sud, et augmente d'intensité à l'approche de la frontière avec les USA. Au Sud, l'insurrection zapatiste maintient son pouvoir sur toute une zone du Chiapas laissant la peste narco à l'écart. La Démocratie contre La Barbie sans visage qui gravite dans les profondeurs des *cenotes* ?

Déjà, sur mon premier hebdo acheté au kiosque du marché de l'artisanat de Cancún, *Proceso*, j'avais été obligé de noter l'importance du problème « Narcos » au Mexique. Tout d'un coup, ici à Valladolid, il prend une tournure palpable, symbolique, dramatique et même infernale. Jusqu'à aujourd'hui, tout notre voyage n'a été que paix et beauté et tout d'un coup, l'actualité nous rattrape tout en restant à distance. Que cherchait Pepe à partir de ce problème ? Ses notes restent totalement éparpillées. Nous commençons à percevoir l'ensemble mais sans la moindre certitude.

La Révolution ne passera pas par la drogue, le crime, la piraterie, les trafics, les contrefaçons et les mauvaises manières. Entre la Révolution et la malhonnêteté, la frontière doit rester claire et tant pis s'il s'agit d'une histoire ringarde !

La foule s'est tue, la magie du théâtre a opéré. Les applaudissements en apportent la preuve.

*

En revenant dans notre chambre, je me replonge dans le dossier à partir d'un point de vue nouveau. Contre La Barbie, l'armée conduit une guerre à la fois justifiée et injustifiable. Justifiée, pour éliminer de tels criminels indifférents à toute fatigue. Injustifiable, car cette armée est extrêmement corrompible par ceux qui la dirigent, et par ceux qui exécutent. Une impasse ?

Valladolid n'est plus capitale de l'Espagne mais petite ville du Mexique. On n'y discute pas au nom de dieu, mais au nom des hommes, même si les religieux sont invités à venir bénir l'inauguration du nouveau magasin *Coppel* récemment ouvert. Depuis longtemps, comme Pepe, j'ai résolu la question de savoir où est Dieu. Même si Pepe a lu, avec attention et douleur, le livre du Colombien Fernand Vallejo sur *La Vierge des Tueurs*, cette Vierge devant laquelle les Sicaires viennent prier pour qu'elle les aide à tuer sans échec, il travaille à « inverser » la controverse d'autrefois ; celle sur les Indiens. Il insiste sur plusieurs points. Elle doit être laïque et la majuscule adoptée pour Sicaire a pour fonction de changer le nom en symbole, et non en une personnalité. En face de La Barbie, L'Armée ; mais est-elle vraiment en face ?

Voici une nouvelle page des notes de Pepe :

« Non Gregorio, je ne vais pas sacrifier à la manie du testament. Aujourd'hui je suis seulement saisi d'une envie, comme demain ça pourra être une autre. Tu le sais, j'ai appris au cours de ma vie que nous étions plus souvent manipulés que manipulateurs et ma question est restée entière : qui sont les grands manipulateurs ? Le président Calderon n'est-il pas manipulé par La Barbie et ses acolytes narcotrafiquants ? Mon enquête, sur ce qu'il est convenu d'appeler l'économie parallèle, sur l'absence éventuelle d'âme de ceux qui l'animent, a réveillé quelques vieux réflexes. Tu es d'une autre époque, Gregorio, tu n'as pas été soumis à la peur comme nous, et je ne sais sur quels vieux réflexes tu peux t'appuyer ? L'homme a-t-il un bon fond ? Ou non ?

Non Gregorio, je ne vais pas sacrifier à la manie du donneur de leçons. Juste un constat que je veux t'écrire et m'écrire, pour m'en libérer car tu le devines, il me pèse. Des millions, ici au Mexique, pensent que le Crime organisé est une bonne chose ! A ce constat s'en est ajouté un autre plus féroce encore : ils sont des millions à excuser les millions qui pensent que le Crime organisé est une bonne chose !

Voici les anneaux de la chaîne tenue par le grand manipulateur :

- 1) le roi narco distribue à des pauvres sans ressources des centaines de pesos ;
- 2) ces derniers se disent qu'au moins ils peuvent enfin vivre un peu ;
- 3) ces pauvres ainsi secourus, sont prêts à abandonner la civilisation !

Non Gregorio, je ne vais pas sacrifier à mon pessimisme de l'intelligence. Je sais que de tout temps, les criminels ont eu leurs adorateurs or notre temps est autre. Je te parle d'une légitimation sociale du Crime organisé... et de la capacité de manipulation qu'il peut ainsi acquérir. Le manipulateur ne peut réussir à tromper du monde que si son statut est officiel. On ne voit pas un mendiant manipuler un passant sauf s'il est un mendiant formé à la manipulation.

Non Gregorio le pouvoir n'est pas manipulateur en soi. Il lui arrive de jouer cartes sur table. Il devient manipulateur quand la nature de son pouvoir est peu avouable. Moi aussi, j'ai confondu pendant des années le mensonge et la manipulation. Si le manipulateur use d'une part de mensonge, dans le fond il est le contraire d'un menteur : il a besoin de l'assentiment du manipulé, qu'il soit affectif, ou raisonné, raisonnable et raisonneur.

Pour sortir un peu du Mexique tout en restant dans les Caraïbes, à Bluefields Nicaragua, il apparaît aujourd'hui que le Crime organisé est le seul à pouvoir maintenir l'ordre alors pourquoi ne pas savourer sa présence ?

Oui Gregorio, tout ça tient à un fait précis. J'ai reçu un rapport d'un expert, Roberto Orozco, membre d'une ONG à Managua. En 1994, dans ce petit pays, la police avait saisi 1333 kilos de drogue. Dix ans après c'était 7311 kilos et en 2008, 15 352 kilos. L'augmentation peut n'être que l'effet d'une augmentation d'efficacité de la dite police aidée d'ailleurs par les gardes-côtes nord-américains. Des tas d'autres indices prouvent qu'il s'agit d'un des signes de l'augmentation de la circulation de drogue. Et cette circulation crée des pouvoirs nouveaux, qui n'apparaissent publiquement que quand ils sont solides !

Elle crée aussi des addictions plus visibles. A Bluefields, la situation est devenue dramatique. La consommation de drogue est publique sans possible réaction des forces de police : à toute observation déplacée, la réponse peut être la mort ! En 2010, 6500 élèves des écoles primaires et secondaires sont accrochés à la drogue et le collège peut s'appeler « Le Divin Pasteur », toutes les institutions se sentent démunies. Roberto a rencontré le chef de la police qui a reconnu son incapacité à intervenir.

Gregorio, je t'écris tout ça pour t'alerter sur la dose de manipulation contenue dans une situation aussi explosive.

Oui Gregorio, l'Etat peut manipuler et manipule souvent les citoyens, mais les responsables sont connus, parfois ils doivent partir, et les manipulés ont quelques cartes en main. Face au Crime organisé, peu importe qui tient les rênes, et n'importe qui peut tomber dans ses filets. Entre l'impôt public et l'impôt mafieux, je ne dis pas qu'il y a le bon et le mauvais, mais l'un à des comptes à rendre, et l'autre des comptes à prendre !

Oui Gregorio, j'écris car je n'arrive pas à m'expliquer le phénomène. Je cherche les mots, les morts et les maux, et tu chercheras les tiens.

*

Pendant longtemps, Pepe a cru que pour inverser la première Controverse née autour de 1555, il fallait se demander si les colonisateurs avaient une âme ! Mais, à juger au nom de la religion, on juge un monde à l'envers ! Inverser oblige d'abord à renvoyer les religieux à leurs offices ! Aujourd'hui nous serions TOUS ou victimes ou coupables, situation intolérable qui tue par avance tout sens du jugement. Obéir aux sicaires, évite tout ennui, donc, les êtres humains qu'ils abattent, sont des esprits suicidaires allergiques aux formes modernes de la courtoisie qui commencent par cirer les pompes des tueurs.

Dans son plan, Pepe avait pointé la complémentarité entre La Barbie, et La Barbe, ce révolutionnaire à la Castro mais loin des revendications de ce dernier. Pour La Barbe, La Barbie est la nouvelle forme de l'insurrection et lui, le héros de la REVOLUTION de 2010. Il affronte l'armée, les pouvoirs, les USA, le Grand Capital, Les Monopoles, en clair TOUS les PUISSANTS de la terre (le ciel, il le garde pour lui). Pepe ne pouvait pas mieux prévoir : Hillary Clinton vient juste de déclarer à deux reprises que les Narcos sont une insurrection ! Les terroristes qui viennent d'Orient sont des religieux. Au Mexique, terre d'insurrection, les terroristes dont des insurgés ! La narco-culture (un oxymore) vient de réaliser un pas de géant avec ce coup de pouce de la belle Hillary. Ils sont hilares ! L'Accordéon que Pepe a désigné comme le premier allié de La Barbie, se défonce comme jamais. Et le pouvoir du président Felipe Calderon peut trembler. Il a arrêté La Barbie mais un de perdu, dix à retrouver !

Pepe a donc étudié La Trique, supposée taper sur le Crime organisé, sur les Sicaires mais qui tape parfois à côté, parfois à leurs côtés et parfois contre eux. Comment contrôler La Trique. Un seul personnage est prévu dans le plan de Pepe : La Démocratie.

*

Aujourd'hui, chez Josep qui nous attend avec impatience, je garde pour moi mes réflexions afin de lui lire rapidement le chapitre du jour.

Ensuite, nouvelle soirée en commun, sur la place, où un banc est libre avec un vieux monsieur occupant un bout. Josep le connaît : il s'agit d'un ancien policier. Après lui avoir demandé l'autorisation de s'asseoir près de lui, ce qu'il accepte aussitôt, j'ose ma question :

— Permettez moi cette question étrange : vous qui avez connu pas mal de Narcos, pensez-vous qu'ils aient une âme ?

J'ai cru le surprendre or il répond instantanément :

— Non, car ils sont incapables de connaître la fatigue de l'âme.

A lire la surprise sur mon visage, il s'explique :

— Je n'ai pas trouvé tout seul cette expression. Je connaissais cet état sans pouvoir le nommer quand, un jour, en lisant un roman de notre bibliothèque de l'État j'ai découvert une héroïne, dont l'auteur évoque sa fatigue de l'âme, celle que j'ai souvent ressenti et que les Narcos ne peuvent connaître.

— Je pensais à la fatigue démocratique de tous ceux qui s'abstiennent de voter mais pas à la fatigue de l'âme...

— La fatigue de l'âme conduit à la dépression. Les Narcos ne pratiquent que la pression, y compris la pression sur les policiers qui les interrogent !

— Vous voulez m'indiquer qu'ils les menacent ?

— Les menaces ne sont qu'une des formes de pression. La mort ayant peu de poids sur eux, ils la jettent à la figure de quiconque est doté d'une âme, et qui voudrait vivre malgré tout.

— Maintenant je me souviens, votre héroïne s'appelle Alma et un des personnages a eu cette expression définitive, que je comprends seulement en vous écoutant : « Se sauver signifie : ne pas être tué avant de mourir. »

— Je ne me souviens que de bribes de lectures mais cette réplique m'a marqué profondément : « Assez de métaphysique mon vieux. Se sauver signifie : ne pas être tué avant de mourir. » A force de côtoyer l'infamie, je n'arrivais plus à différencier la vie et la mort, je ne savais plus sous le poids de quelle fatigue je ployais, et, d'une phrase, tout s'est éclairé. Tout homme qui meurt avant son heure, a été tué ! Un narco sait tout de sa mort dès qu'il emprunte les sentiers du crime. Leur force, leur pression vient de cette croix qu'ils ont posée sur leur vie : plus rien n'a de prix. Comment peut-on plonger dans un tel abîme ? Peut-être avez-vous une réponse à cette question ?

— Je la cherche justement, je la cherche et notre conversation surprise m'éclaire, m'éclaire et m'éclaire.

Nous nous séparons sur ces belles paroles au milieu de la permanente animation de la place.

Comment Pepe avait-il pu disparaître ? Comment, en ce Palau Robert, avions-nous pu être bernés par quelqu'un qui ne voulait pas nous berner ? En de telles circonstances, se rendre à l'évidence, c'est dur à avaler !

Nous téléphonons au directeur de la prison pour lui annoncer la nouvelle. A notre surprise, il ne manifeste pas le moindre étonnement. En trois secondes, il a compris la situation et annonce son arrivée avec l'inspecteur Pascual.

En attendant, nous décidons de reprendre l'explication du seul témoin sous la main. Juan n'a pas vu cet homme étrange, au moment de sa vérification de départ, et Augustin non plus, quand Pepe est entré dans le fumoir. L'homme assure qu'il était déjà là, qu'il a parlé un peu avec Augustin, puis, s'est assis à rêver, car depuis presque le début de l'expo, comme peut le confirmer la dame de l'entrée, il passe chaque jour une bonne heure dans ce fumoir gratuit où, si l'on ne peut fumer, on a tout de même le plaisir de s'installer dans un bon fauteuil et dans un beau cadre.

Il explique : « Dès l'entrée de Pepe dans le fumoir, je l'ai entendu vous avertir, Augustin – je comprends que vous vous appelez Augustin – qu'il ne lui restait qu'un quart d'heure pour se recueillir sur le fauteuil. Vous avez acquiescé et vous êtes revenu sur vos pas. Je vous ai suivi dans la salle précédente pendant une minute, où nous avons ensemble comparé les menus de la casa Leopoldo, puis, de retour dans le fumoir, une femme (je ne suis pas sûr du sexe) est sortie d'un recoin dont vous pouvez aisément constater l'existence, où elle avait conduit Pepe. Elle m'a poussé à me vêtir : « Mettez ce chapeau, cet imperméable et asseyez-vous sur le fauteuil quelques minutes à la place du monsieur que je viens d'attirer à l'abri des regards ? Une farce pour l'ami du monsieur qui l'accompagne. »

J'ai accepté le jeu, et deux minutes après, l'homme vêtu d'habits clairs, d'une perruque et même d'une barbe, accompagné de la jeune femme brune a quitté les lieux. Je vous ai vu venir deux fois vérifier la présence de celui que vous appelez Pepe puis, à la troisième, j'ai considéré que le jeu avait assez duré, je me suis levé, j'ai vu votre stupéfaction, et je vous ai dit « il est parti avec une jeune femme mais il doit sans doute vous attendre en bas ». Dans le coin, il restait un pantalon, une chemise et des chaussures, une énorme pince et des menottes brisées. Je comprends maintenant, un bruit sourd de ferraille que j'ai entendu en revenant dans le fumoir et juste avant que la dame (je ne suis pas sûr du sexe) me tombe dessus : votre Pepe avait des menottes pour une raison que j'ignore ! »

Juan admet aussitôt avoir vu sortir un couple : une jeune femme brune qui était venue chercher son père, un homme barbu ayant quelques soucis aux toilettes qui communiquaient avec la dernière la salle de l'expo. L'homme lui a souhaité «bonne journée» avec un accent très français (quel sens de l'humour !) et la femme, dans son ombre, derrière des lunettes noires, semblait insignifiante.

J'ai confirmé le même portrait : le couple se tenait par les mains, derrière le dos, la dame avait une longue robe à fleurs, une chevelure abondante et des lunettes qui lui cachaient le visage. Son rouge à lèvres était plutôt provocateur et sa poitrine bien fournie.

Pendant ces constatations, nous saluons l'arrivée du directeur de la prison et de l'inspecteur, avec deux associés. Ils veulent voir le témoin qui répète le récit précédent. Pascual envoie aussitôt un des associés à la station de métro la plus

proche pour recueillir d'éventuelles indications puis se lance dans des considérations déplaisantes :

— Vous avez été ridicules de A à Z, vous n'êtes que des enfants et je me demande ce qu'on vous apprend au cours de votre formation. Monsieur le directeur, je suppose que la dite Muriel, au départ de cette affaire, vous a laissé de fausses références pour accéder au parloir !

— Je reconnais là toute votre sagacité, inspecteur. Je dois cependant vous rassurer, son passeport nord-américain était un vrai passeport et nous avons noté et vérifié toutes ses références. Paléontologue, fille de Muriel Santos, elle habitait bien à Nueva York, dans le Upper Side, donc, après l'envoi de votre associé vers la station de métro, vous pouvez offrir à l'autre, un voyage vers la ville la plus célèbre du monde !

— Pas d'ironie s'il vous plaît, pas d'ironie. Les faits sont clairs : Pepe s'est évadé devant des hommes qui ne peuvent pas casser trois pattes à un canard.

— Comment, glisse le témoin, celui que vous appelez Pepe n'était autre que le grand Pepe qui a fait la gloire de Barcelone autrefois ? Et la dame dont je ne suis pas sûr du sexe, sa fille ?

— Oui, c'était lui et je maintiens, s'exclame le directeur, que Pepe ne s'est pas évadé ; il a été obligé de s'évader ! Mais vous, le témoin, comment savez-vous qu'il s'agissait de sa fille ?

— Calmez-vous, l'inspecteur vint d'en parler !

— Encore des gardiens victimes du syndrome de Stockholm ! Mais il pouvait crier, appeler à l'aide si tel était le cas ! tonne Pascual.

— Pour qu'ensuite vous puissiez jeter en prison sa fille, coupable de cette manœuvre ! Pepe est un homme effrayé par la police qu'il juge à tort ou à raison incapable d'aller jusqu'aux vrais coupables.

— Je rêve monsieur le directeur, je rêve ! Vous voulez prétendre que vos prisons sont pleines d'innocents parce que nous ne ferions notre travail qu'à moitié, et que la justice n'y verrait que du feu ! Je vais en référer à ma hiérarchie !

— Ne vous fatiguez pas, cher monsieur, j'ai un cancer et je n'en ai plus pour longtemps ! Mon toubib m'a dit que le cancer devient le symbole du monde moderne comme la peste le fut en son temps pour une autre époque : depuis toujours, on ne peut traiter que les effets jamais les causes ! Vous êtes payé pour traiter les effets jamais les causes.

— Un cancer du rein peut-être ?

— Un cancer dont on traite les effets mais pas les causes !

L'associé de Pascual, essoufflé, arrive et coupe une conversation au ton presque orageux, pour indiquer, avant qu'on ne lui donne la parole :

— J'ai retrouvé leur trace ! Ils sont passés par la station de métro !

— Comment peux-tu être aussi affirmatif ? lui demande son chef.

— En passant devant la cabine du vendeur de billets, une femme brune était accompagnée par un monsieur barbu qui lui a crié étrangement : « Carlos, n'oublie pas les enfants ce soir ! »

— Et alors ?

— Le vendeur ne s'appelle pas Carlos, il n'a pas d'enfant et sur le coup il n'a pas compris pourquoi cet homme voulait attirer son attention !

— Je constate que la prison n'a pas changé Pepe. Toujours la même ironie ! Vos prisons servent donc à quoi ? explose Pascual en se tournant à nouveau vers notre directeur.

Celui-ci commençant à s'épuiser devant tant d'arrogance, choisit de faire la sourde oreille et de changer de conversation.

— Vous voulez que je vous dise les causes ? Vous ne connaissez peut-être pas un des amis de Manuel, un roi du travestissement ?

Là, notre témoin qui s'était fait oublier, lâche avec le sourire :

— Juan Marsé !

L'inspecteur croit exploser de rage. Se tournant vers ses associés, il leur intime un ordre ferme :

— Celui-là, embarquez-le au commissariat. Sa présence est plus que louche et sa connaissance des faits l'enfonce. Nous ne le relâcherons qu'après ses aveux !

Puis il précise au directeur, pour étaler sa culture :

— Je sais, Juan Marsé a poussé le vice du travestissement jusqu'à écrire un roman où un homme se change en un autre pour séduire la femme qui vient de le quitter ! Et la femme se laisse tromper par le jeu ! Ces écrivains de merde sont capables de tout !

— Et ceux qui ont poussé Pepe au meurtre, ceux qui sont la cause de son internement, ceux qui empêchent son procès, ils sont capables de quoi ? Ont-ils un nom seulement ? le coupe sur un ton tranchant, le directeur.

— Oui, directeur du néant, ont-ils un nom seulement ? réplique un Pascual au bord de l'apoplexie.

— Mon-te Pe-re-gri-no, ça vous dit quoi ? lâche le directeur amusé.

L'inspecteur tourne les talons, lève les bras au ciel, interpelle le témoin, le seul témoin qu'il peut se mettre sous la dent et lui demande :

— Bon, mais finalement, vous le complice idéal, quel est votre nom ?

— J'aurai aimé m'appeler Monte Peregrino mais mes parents m'ont baptisé du prénom très ordinaire de Juan

— Et dans leur générosité vous ont-ils doté d'un nom ?

— Surtout ne vous mettez pas en colère : je m'appelle Juan Marsé et je viens ici tous les matins depuis plusieurs jours pour y célébrer un ami incroyable !

— Quand vous avez entendu qu'un farceur s'appelait Pepe, vous n'avez même pas fait le rapprochement ? Vous me prenez pour un couillon ? Vous voulez que je vous verbalise pour insultes à agent ?

— Si Juan est un prénom très connu, que dire de Pepe ? Et vous vous en doutez, si j'ai bien connu son frère Manuel, jamais je n'avais vu Pepe ! A voir les menottes j'aurais peut-être mis en route ma machine à réfléchir. Mais on a voulu m'associer à une farce, aussi j'ai pensé : vive la farce ! et vous monsieur Pascual qui m'avez fait l'honneur de me lire au moins une fois, vous ne pouvez en être surpris !

— Je crois nager en plein roman ! Allez direction le poste de police, où le sens de l'écriture concrète vous fera peut-être changer de carrière.

— En passant, pourriez-vous enregistrer le témoignage de la femme de l'entrée ? Elle vous confirmera que ma passion pour cette expo est aussi vieille que l'expo et n'a rien à voir avec les péripéties d'aujourd'hui.

— Et de quand date le début de l'expo ? Les organisateurs ne seraient-ils pas eux-aussi des complices ?

— Du délire, vraiment du délire. Faites ce que vous voulez et vivement qu'on en finisse !

L'associé de Pascual, qui essayait vainement d'attirer l'attention de son chef, réussit enfin à en placer une :

– Non seulement nous avons retrouvé sa trace mais les caméras de surveillance ont clairement montré qu'ils avaient pris la direction du Tibidabo.

– Abrutis, réplique Pascual, qu'est-ce que vous faites ici ? Vous devriez être à leur poursuite, vous devriez les avoir ramenés, vous devriez travailler plutôt que d'écouter nos conversations d'intellectuels !

– Nous sommes à vos ordres et nous y allons de ce pas. Nous les appréhenderons malgré eux !

Le directeur, ayant suivi comme moi toute cette conversation, s'arrête à l'accueil pour demander à la dame si elle connaît vraiment l'homme qui vient si souvent passer une heure le matin au fumoir. A nouveau, en grande conversation avec les deux personnes qui, pendant nos débats, avaient fini la visite, elle s'interrompt pour expliquer au directeur :

– Cette exposition n'est pas gardée, car elle ne contient rien de commercialisable, mais au départ quand nous avons découvert le manège de cet homme, nous avons discrètement mis une caméra de surveillance dans le fumoir et nous avons vérifié qu'il n'était là que pour mieux rêver ! Si je comprends bien la mésaventure d'aujourd'hui, nous aurions dû laisser cette caméra.

– Et vérification faite, cet homme est Juan Marsé ?

– Oui, monsieur !

Là, l'Italien barbu qui entre temps était ressorti heureux de l'expo, attentif à la conversation, glisse un mot à l'oreille de sa traductrice qui se tourne vers le directeur :

– Nous avons suivi votre conversation avec l'inspecteur tellement vous parliez fort, et Nanni me précise qu'en italien Monte Peregrino ça se dit Monte Pellegrino et qu'un de ses compatriotes, Antonio Marino en fut le président entre 1988 et 1990.

– En anglais on dit Mont Pelerin Society ! ajoute le directeur soulagé de découvrir enfin un peu d'intelligence.

– Après Le Nom de la Rose, Umberto Eco pourrait nous écrire l'histoire de cette pieuse confrérie, ajoute la traductrice !

Sur cette belle parole, le directeur nous demande, à nous les trois gardiens, de le suivre, et je me promets de revoir le film qu'un Français a tiré du roman d'Eco.

Dimanche 14 novembre 2010

Pendant son tour du monde, Carlina Lissieux n'avait cessé d'entendre parler Pepe de cette fameuse secte qui le poursuivait. Moins de dix ans après, cette époque ressemble à de la préhistoire. La crise du capitalisme version Hayek oblige-t-elle le système à se changer en version Narcos ? Pepe a-t-il pressenti cette mutation en découvrant qu'à Valladolid, il pourrait en décrire l'histoire finale ? Les Narcos étaient-ils la forme brutale et donc achevée d'un système ayant sa Mecque à Nueva York ? Samedi soir Carlina ne cessait d'enfiler les questions. Plutôt que de remplir les verres elle vidait les rêves ! Encarnación souhaita détourner la conversation en revenant sur le spectacle de l'autre soir (jeudi) où nous avons noté les bavardages du public en attente de merveilles.

Autant le raconter, nous n'avions pas été déçus. Sous un ciel magnifique – sur le côté droit de l'église San Servachio la lune nous surveillait derrière un mince filet nuageux agité par le vent – trente jeunes de la ville donnaient vie aux personnages du roman de Eligio Ancona, *Le flibustier*, roman qui se déroule en partie à Valladolid. Eligio Jesús Ancona Castillo est né en 1835 à Mérida pour mourir en 1893 à Mexico après avoir été avocat, romancier, historien, dramaturge, journaliste et homme politique mexicain ! *Le flibustier*, son deuxième roman date de 1866. Une partie, *La nuit des justiciers*, a donc été jouée par des élèves de l'atelier de danse et théâtre de l'Université d'Orient (l'université publique de la ville) et du groupe théâtral « Expression » sous la direction d'Enrique Cascante.

Avant la représentation nous avons eu droit à quelques discours pédagogiques qui m'ont permis d'écrire les lignes ci-dessus et dont je rapporte quelques propos :

1) La responsable de la bibliothèque, Landy Díaz indique : « Le roman historique est la meilleure façon de lire l'histoire. Non seulement il est éducatif, mais en même temps il est agréable et intéressant, surtout pour initier les jeunes et les enfants à lire et s'amuser. »

2) Puis elle ajoute : « Eligio Ancona use du roman historique pour écrire des idées défendues à son époque, car, par le roman, il donne aussi son opinion. Il décrit la Valladolid d'alors, les lieux, les éléments culturels, les coutumes. Quel romantisme à haute dose, issu d'une lecture passionnée de Victor Hugo ! Ce processus littéraire utilise l'amour qui, pour vaincre, doit traverser mille épreuves, la première consistant à détruire la barrière sociale qu'un jeune homme du peuple abat quand il tombe amoureux d'une « princesse ». »

Comme toujours dans la ville, les personnages de la pièce, accompagnés d'une musique splendide étaient parfaitement interprétés, après sans doute, un long travail de répétition. Les faveurs de la belle Berenguela sont sollicitées par deux hommes, Léonel et don Fernando, ce dernier ayant eu le pouvoir d'enfermer son rival. La scénographie a permis de voir les acteurs soit dans un cachot, soit dans une église, soit dans une maison ou même dans la rue lieu de tous les affrontements. Et, tout en alimentant l'illusion romantique, elle donnait réalité aux événements présentés.

Le maire Gonzalo Escalante Alcocer avait invité après le spectacle à un modeste repas où le maître Leonel Escalante Aguilar, l'organisateur de la soirée, a pu savourer le succès de la pièce de théâtre.

J'ai eu envie d'acheter le livre, un de ceux produits par l'Etat de Yucatán, mais malgré un tirage de dix mille exemplaires il était épuisé et en cours de réimpression. Josep m'a promis de nous en envoyer un exemplaire à Barcelone et, en attendant, il m'a donné le numéro de *La Jornada* qu'il vient de ramener de Mérida où il va souvent car le week-end, la ville est tranquille. De notre côté, nous prévoyons d'y passer mercredi pour y assister à une rencontre unique.

L'exemplaire de *La Jornada* du 13 novembre m'aide à composer les éléments de cette controverse si indispensable.

Après La Barbie nous voici avec son complice objectif, La Barbe (un contestataire classique du système) qui en lisant le numéro en question de *La Jornada* est heureux d'y alimenter sa haine du capitalisme à travers la dénonciation d'un chef d'entreprise qui, pour obliger des femmes à travailler la nuit dans ses ateliers textiles, a une méthode radicale : il les enferme à clef. Un incendie s'est produit et six femmes sont décédées. L'exploitation « féroce » des travailleurs dépasse de très loin tous les crimes des mafieux, dit-il. Pour les premiers six mois de l'année, cent quatre-vingt-seize Mexicains ayant tenté d'entrer aux USA sont morts, et les enseignants au cours d'une imposante manifestation à Mexico, rappellent qu'ils veulent moins d'argent pour les forces de sécurité et plus pour l'éducation. La Barbe, portera-t-il un passe-montagne, qui nous renverrait au Chiapas de la première controverse, et à la rencontre nationale des organisations de lutte de *l'Autre campagne* présentée dans le même numéro du quotidien ? Cette campagne, née en 2005 à l'initiative de l'EZLN pour unir un certain nombre de mouvements divers, est intervenue à San Pepe Atenco où des luttes paysannes contre un aéroport avaient succombées sous une répression phénoménale. Ces luttes, dit *l'Autre campagne*, se développent «et la réaction du système capitaliste et du mal gouvernement a été d'essayer de les éliminer ». De plus, *l'Union Interaméricaine des Organismes électoraux*, réunie à Mérida, demande que les campagnes électorales soient financées sur fond public pour éviter la corruption. Enfin, La Sécurité sociale est sous le feu de l'actualité après que son dirigeant ait évoqué la possibilité d'une privatisation. Il s'est rétracté aussitôt, après les cris de colère de diverses associations mais la menace reste. Toujours face à ce capitalisme sans âme, des organisations de mineurs réclament qu'on ouvre à nouveau l'enquête, sur l'abandon par les autorités, au bout de cinq jours, des soixante trois prisonniers d'un éboulement dans une mine. L'action réussie au Chili pour sauver des mineurs dans le même cas sert de prétexte à cette réclamation. Une description passionnante d'une lutte puissante contre un barrage à El Zapotillo, où les militants bloquent les travaux malgré le froid qui sévit, termine cette façade de l'information d'un seul jour sur *La Jornada*.

Si de manière improbable La Barbie tombe sur ce journal, grâce au temps pour lire qu'il a à présent en sa prison, il retiendra de l'actualité du 13 novembre 2010 quelques autres faits. Cinq mille ranchs de l'Etat de Tamaulipas sont abandonnés par leurs propriétaires sous la pression du Crime organisé (terme plus utilisé que Narcos qui est réducteur). Malgré le survol des hélicoptères militaires, toutes les richesses des ranchs sont au service des criminels. Dans le même Etat, au puits appelé Gigante Uno, de l'entreprise pétrolière Pemex, la protection militaire doit empêcher que les criminels taxent les travailleurs entrant dans le site, ce qui a eu pour conséquence d'en effrayer quelques-uns, d'où une chute importante de la production de la première entreprise pétrolière nationalisée dans le monde. Les pouvoirs essaient de

la privatiser sans succès et à présent une loi sur l'Association Privé Public devrait aider la manœuvre.

De la même actualité, La Barbie retiendra que dans l'Etat de Sinaloa, un bateau de pêcheurs portant des tonnes de crevettes a été arraisonné et capturé par le Crime organisé. Dans l'Etat de Zacatecas, trois têtes décapitées ont été installées à l'entrée d'une mairie, crime signé des Zetas, qui vise l'exécution de criminels du cartel adverse, et non des hommes politiques. A la frontière des USA les maires mexicains sont très nombreux à vivre... aux USA ! Dans l'Etat de Morelos, soldats et policiers ont arrêté une bande de sicaires dont un jeune de 12-13 ans qui a été relâché. Or, peu après, preuves à l'appui, ils ont découvert que ce jeune était un des plus actifs de la bande dans un exercice qui lui avait été confié : décapiter les morts et les alléger de leurs organes sexuels ! La police a lancé un mandat d'arrêt en publiant la photo de ce jeune, ensuite capturé dans un aéroport où il se préparait à embarquer pour les USA. Les défenseurs des Droits de l'Homme se sont insurgés car la police a diffusé le portrait de ce jeune or la loi, concernant les mineurs, interdit cette pratique. Où est le pire des crimes ? Du côté de la structure économique ou du côté des parasites de cette structure ? Poser la question en ces termes permet de valider La Barbe et La Barbie !

Pendant ma lecture du journal, Encarnación rédigeait à mon attention ces quelques notes :

« La carte des « maquiladoras », ces entreprises bénéficiant de facilités fiscales, et celle du Crime organisé se recoupent parfaitement et je fais le lien avec les magasins déjà chargés de produits de Noël. A la lumière de cette constatation, je ne sais si Pepe a pensé au personnage auquel je me sens incapable de donner un nom mais que je devine à présent. Un modeste paysan poussé à quitter sa terre, qui débarque dans une *maquiladora* de Ciudad Juarez, dans ces usines supposées faire à la fois, le bonheur des habitants des USA heureux d'acheter à bas prix de bons produits, et ceux du Mexique heureux de trouver du travail. A l'heure du départ des multinationales vers la Chine dont les produits envahissent les magasins visités, mon personnage plonge dans le chômage et obtient, grâce à ses économies, l'aide d'un passeur pour rejoindre les USA, où il s'échine pour quatre sous (dont deux envoyés à sa famille restée au Mexique) dans un restaurant à la nourriture elle aussi chinoise. Il croise au coin de la rue un vieil ami qui lui offre une grosse voiture en échange de menus services et il devient ainsi un sicaire heureux de pouvoir revenir aider sa famille au Mexique ! Comment s'appelle-t-il ce paysan qui se change en foule, qui comprend que la frontière entre USA et Mexique est aussi ridicule que celle entre la vie et la mort, entre sa vie et sa mort car il s'habitue au sang qui coule, invite à son tour un vieil ami à le copier pour le remplacer bientôt, son espérance de vie ne pouvant dépasser l'âge de trente ans.

Il espère que son jeune frère, porteur de l'uniforme militaire, et qui, la nuit, dort accroché fermement à son revolver ne croisera pas sa route. Il ne sait pas qu'il a été déplacé de Ciudad Juarez vers Valladolid pour s'y reposer et que, dans un moment d'égarement, il a tué un jeune habitant. Ce paysan aussi s'appelle le sicaire ? Ce terme générique ne risque-t-il pas de masquer les diverses origines des sicaires ? Les sicaires, produits par un échec amoureux, une ambition mal placée, une quête d'un produit auquel ils sont devenus accro, un échec social issu d'un traité politique comme l'ALENA, sont-ils tous les mêmes ? Si la question économique reste la base de l'explication de l'histoire humaine, retenons surtout « Le Sicaire social » comme matrice fondamentale de cette actuelle controverse provoquant, pour une part du peuple, la perte totale de son âme, afin de gagner sa vie !

Inverser la controverse oblige sans doute à déplacer des frontières qui séparent le bon pouvoir existant, et les méchants criminels. Ce déplacement difficile échappe à la tentation facile qui voudrait effacer les frontières. Le pouvoir sait user du nationalisme mexicain contre le méchant voisin, car ce nationalisme n'est pas seulement mal placé mais mal utilisé. Inverser la controverse consiste à passer du combat d'un homme (le bon Bartolomé) au combat d'un peuple pour un autre projet national.

Je ne me souviens plus maintenant jusqu'à quel point Pepe aimait les adjectifs, quoiqu'il en soit nous devons peut-être en passer par les adjectifs. Dans l'expression Crime organisé tout tient à l'organisation qui empêche de banaliser le crime éternel (celui d'individus ou de bandes de 3 ou 4 personnes) dont le bilan en dix ans ne serait jamais de trente mille victimes. La laïcité n'a pas besoin d'adjectif pour exister ; la démocratie a besoin d'être sociale pour relancer son histoire. Tandis que quand le Crime est ... organisé...

Laissons ici l'adjectif qui nuance, comme « mûr » dans une banane mûre, pour l'adjectif qui définit. J'insiste, je ne prétends à rien, seulement à découvrir comment, dans un pays peu riche, le «made in China» peut produire plus de ravages que dans un pays riche. Quand des bateaux débarquent à Los Angeles des tonnes de jouets faits en Chine, comment s'étonner qu'une partie se vende au Mexique ? Les Puissants ont toujours alimenté la guerre des pauvres pour, par diverses alliances, les jouer les uns contre les autres, et ramasser la mise finale. Je ne supporte plus de lire qu'en 1500, le Mexique a été conquis par une centaine d'Espagnols qui souvent furent appuyés par des milliers d'Indiens hostiles à la dictature aztèque !

Cherchons « Le Sicaire social » ? Ou « Le Sicaire manipulé » ?

Un Sicaire qui aspire à devenir chef d'un groupe entre dans une certaine logique d'espérance, tandis que le paysan pauvre que je viens d'appeler Sicaire social, ne souhaite en aucun cas gravir les marches de l'infamie. Il exécute quelques basses œuvres comme il le faisait quand il balayait le restaurant, sans quête de gloire ou de médaille. Il refuse même de se droguer pour ne pas devenir dépendant. Il est le Sicaire manipulé, consciemment manipulé ce qui ne change rien à son triste sort. Pour le sauver, suffirait-il de relancer des maquiladoras humaines ? Voilà un oxymore qu'il n'est plus disposé à avaler ! Un oxymore c'est ici une contradiction entre le nom et l'adjectif qui le complète : par définition une maquiladora ne peut être humaine ! Notre société utilise beaucoup l'adjectif pour produire des oxymores nous rendant impuissants. Finalement seul un grand projet national (j'insiste peut-être ?) visant à la création d'un autre Mexique pourrait peut-être déplacer le sens de son action ! A se battre pour lui, Le Sicaire ne trouvera rien de mieux que sa fonction. A se battre pour les autres, pour se lier aux autres, alors la dignité peut l'emporter. Laisser croire comme souvent à gauche, que seul un peuple mobilisé directement par ses intérêts, va se révolter, c'est jeter l'éponge avant le début du match. Prétendre, comme je l'entends si souvent, que l'individu manifeste seulement si son intérêt personnel est en jeu, ça fait le jeu de l'adversaire ! Quand des ouvriers se sont battus pour la journée de huit heures, ils se battaient pour eux-mêmes en se battant pour le droit de tous, et cette idée du droit de tous donnait à la lutte la grandeur, et la noblesse mobilisatrice ! Le peuple invité à lutter pour défendre des droits acquis est sûr de perdre car il se bat pour des « privilèges » !

A prendre au sérieux le Sicaire manipulé, je repense à toutes les transformations à apporter aux luttes sociales ! Je le remercie, sans remercier le Sicaire détraqué, qui ne mérite que la prison, comme tous les détraqués dont la société doit se protéger. Ne craignons pas d'affirmer qu'il existe une frontière entre normalité et anormalité, sans dire pour autant que tous les prisonniers sont des anormaux. Tu es bien placé

Gregorio, pour comprendre la différence, et ce n'est pas l'amour que j'ai pour toi qui m'incite à dire que les prisons sont indispensables. »

*

Aujourd'hui après la lecture, nous avons rendez-vous dans le beau restaurant *La Méson del Marqués*. Franchement tout rend ce repas inoubliable. L'accueil d'une dame en costume qui vous conduit à votre table sous les arcades d'un patio tranquille, plein de verdure et de paix, une carte bien fournie, variée, une attention constante des serveurs. Nous aurions dû prendre un apéritif mais Josep a une santé à protéger et de toute façon nous optons pour un vin chilien qui va accompagner le repas. Les dames choisissent la soupe de légumes (légumes) et avec Josep je prends la soupe à l'oignon qu'il a tant vanté. Dans un cas comme dans l'autre, délicieux, totalement délicieux. Pour la suite, Josep nous pousse vers le *poc-chuc*. En attendant les plats nous en profitons pour évoquer les ruines de Chichén et d'Ek Balam. Carlina insiste sur les idéogrammes des mayas, sur cette langue qui calcule tout, sur cet univers issu directement de l'observation de l'étoile Vénus.

— Oui, cette langue et ce peuple nous fascinent dit Encarnación.

— Le voyage en bus par la 180 qui n'est pas comparable à celui par l'autoroute la 180 D a été pour moi aussi fascinant que les ruines. Cette plongée dans la campagne, cette traversée de petits villages, Cuncumul, Kaua, Xcalacoop, une façon de se préparer à rencontrer les ruines, pour mieux imaginer que cette population en occupe les rues, et je le dis en adversaire acharné des bucoliques !

— Vous avez pris le bus de la Compagnie Oriente de 8 h 15 et vous êtes revenus par celui de 13 h 35 ? demande Josep qui, par cette question, cherche à comprendre pourquoi nous n'avons pas, comme tant d'autres, pris l'autoroute.

— Pour le retour il y a eu un peu de retard mais en une heure de temps nous étions sur les lieux et nous avons donc arpenté les ruines pendant plus de trois heures y compris le temps de déguster le sandwich que nous nous étions préparés. Le tout pour 21 pesos !

— Et le village le plus saisissant me semble être Kaua ! précise Josep.

— Un palais municipal bien blanc aux arcades simples, avec un peu de rouge à la base, devant une place très bien aménagée, le kiosque à musique, des petits carrés de pelouses au vert saisissant, un terrain de basket...

— Devant l'école, où on trouve l'immanquable vendeur de gourmandises, la jeunesse en costume vert, jupe plissée pour les filles aux chaussettes blanches, certains enfants plus grands étant en tee-shirt blanc, un monde qui semble si paisible me coupe Encarnación.

— Derrière la façade heureuse de la place centrale les maisons sont au toit de chaume avec un nombre de pièces insuffisants, les enfants n'auront pas droit à la scolarité qu'ils méritent mais, en souvenir de ma vie dans une ferme près de Port-Bou, je me sens heureux en percevant cette simplicité !

— Un mot sur les ruines, insiste Carlina qui voyait que les plats allaient arriver.

— Les paysans que nous avons devinés dans les villages, ont été porteurs de cette incroyable civilisation dont les ruines rendent compte. Le spectacle est partout, l'histoire des pierres devient celle de géants...

— En y arrivant le matin, en ce mois de Novembre, vous avez pu éviter la foule, l'immense foule touristique... me coupe Josep.

L'arrivée du *poc-chuc*, met un terme à la conversation, et la bouteille de vin étant fort entamée, nous en commandons une autre. Qui, aux USA, peut encore comprendre qu'un repas authentique ne s'ingurgite pas dans une voiture ? Pourquoi

le modèle US, même à côté de traditions toujours vivantes, s'impose-t-il aux yeux des jeunes ? La question du prix du repas au restaurant ? Cent cinquante pesos par personne, soit dix euros, ce qui au Mexique représente plus qu'en Espagne, est-ce énorme ?

La tradition est souvent considérée comme le contraire du moderne car tournée vers le passé négatif, alors que le présent et le futur représentent de l'or en barre. La tradition des traditionnalistes s'oppose aux modernes «d'Occident» et aux fondamentalistes car elle est elle-même, un objet de luttes ! Entre bonnes et mauvaises traditions, j'ose affirmer que celle unissant des adversaires qui s'accordent pour fabriquer des lieux communs est la pire. Par exemple : la querelle des Anciens et des Modernes fait le bonheur des deux camps qui éclipsent ainsi les luttes au sein de l'Ancien et du Moderne en renforçant mutuellement la fausse querelle ! Mac Do considère que ses produits au Mexique s'adressent à la classe moderne (en les consommant on consomme l'image des USA) quand en Europe, ils visent surtout les petits budgets !

Sur le *poc-chuc*, tout en le dégustant, nous apprenons quelques détails par la bouche de Josep, détails qui confirment que le traditionnel est parfois très actuel ! Si le plat vient d'une pratique ancienne, sa préparation actuelle est récente pour des raisons faciles à comprendre. Au départ, l'absence de frigo supposait une conservation par le sel, ce qu'on faisait ici pour le porc, et à Barcelone ou ailleurs, pour la morue. Pour des visiteurs impromptus, on sortait un morceau de viande et on le faisait griller sur le feu de bois (moyen de cuisson le plus répandu) puis on servait avec des haricots. Un acte facile et rapide, très populaire qui a commencé à poser des problèmes à cause du goût trop salé, même en l'atténuant par un jus d'orange amère, et par du piment *chiltomate* (le *habanero*). Même si le sel provoque la soif — et Rabelais s'amusa souvent de cette évidence — des personnes, tout en aimant boire, ont voulu le même plat sans le sel... parfois pour des raisons médicales. A ce moment-là, naquit l'habitude d'ajouter de l'oignon. Puis avec l'arrivée des frigos, le sel n'étant plus nécessaire, les cuisiniers sont passés à la dernière étape de l'évolution de ce plat : la marinade avant la cuisson.

INGREDIENTS : un filet de porc d'un kilogramme en tranches fines, quatre tomates, deux gros oignons, cinquante grammes de coriandre, quatre oranges acides ou du citron, du sel et de la tortilla de maïs.

PROCEDE DE PREPARATION : Faire d'abord mariner pendant trois heures la viande dans le jus d'orange amère ou le jus de citron, un peu de sel et la coriandre ou d'autres plantes aromatiques (l'origan par exemple).

Sur la grille chaude poser ensuite la viande avec également les tomates (entières) et les oignons coupés en deux. Retourner la viande en permanence, de façon à la rôtir uniformément, déplacer les tomates et les oignons (20 minutes).

Les oignons peuvent aussi être cuits dans l'eau bouillante coupés en quatre pendant une minute. Ensuite ajouter un peu de vinaigre et saler à son goût.

Sauce :

Retirer les tomates de la grille et quand elles sont tendres, les peller. Couper les tomates en cubes avec la coriandre ; dans un bol, ajouter 1/4 de tasse d'eau et une pincée de sel.

Retirer l'oignon quand il est devenu translucide, le couper en petits carrés, le mettre dans un bol, et presser une orange, ajouter le sel et un peu d'eau.

Puis on peut ajouter le piment ou faire la sauce pimentée à part.

... Et une fois prêt...

A manger avec des haricots ou autre chose, des tacos ou tortillas de maïs.

Après un si bon moment, Encarnación revient à l'hôtel la première pour se reposer. Je reste un moment sur la place à bavarder avec Josep, curieux des leçons tirées de notre visite aux ruines de Chichén Itzá.

Puis en rentrant à mon tour, dans notre chambre d'hôtel, surprise, Encarnación n'y est pas ! La salle de bain est vide et visiblement elle n'est pas rentrée car je ne vois pas son inévitable sac blanc. Le gardien l'a bien vue passer, elle n'est pas ressortie, et pourtant, personne dans la chambre ! Il sent mon inquiétude qui monte et tente de me rassurer mais ses propos ont l'effet contraire : ils multiplient mes craintes ! Je remonte, je redescends, je tourne en rond autour de la petite piscine, nous ne sommes pas dans un palace et les vérifications sont vite faites jusqu'au moment où elle me fait signe du premier étage.

Je remonte furieux et pressé d'entendre ses explications.

— J'ai été enlevée sans violence car un homme qui était caché dans le salon, au bout de l'escalier, m'a assuré que si je le suivais sans manifester d'opposition il me libèrerait dans la demi-heure. Il m'a conduit tout au bout du couloir dans un réduit servant au personnel de service...

— Pour te dire quoi ?

— Qu'il souhaitait m'alerter sur la question que je choisirais : savoir qui a tué Pepe ? Savoir le sens de La prophétie Maya ? Savoir ce qui risquait de nous arriver d'ici notre retour ? Spontanément j'ai choisi la réponse à la dernière question qui me paraissait plus vitale que les deux autres.

— Mais quelle allure avait cet homme ? Tu pourrais le reconnaître ?

— Il n'avait aucune envie de se cacher et m'a répondu posément : si nous partons à la date prévue, si nous cessons de fouiller le passé, si nous oublions l'inspecteur Pascual, il m'assure que rien de grave ne nous arrivera, mais si nous nous prenons de passion pour la fin de Pepe, il a pour consigne de nous annoncer le pire.

— Une mesure d'intimidation ?

— Je l'ai rassuré en précisant que nous ne tentons qu'une chose : comprendre si les Narcos avaient une âme, mais que pour le reste nous n'étions en quête d'aucune piste...

— Après la discussion il t'a relâchée sans plus d'explications ?

— J'ai tout tenté pour savoir si sa démarche était personnelle ou si elle était dictée par quelques autorités politiques ou criminelles. Il m'a simplement précisé qu'en ayant choisi la troisième question, j'avais sauvé notre peau, car à vouloir une réponse aux deux premières, il avait le devoir de nous faire disparaître...

— Et lui comment il a disparu ?

— Par les terrasses.

— Il nous a donc signifié que Pepe a bel et bien été assassiné, non pour ce qu'il cherchait puisqu'on peut continuer son dossier, mais pour une autre raison que nous ignorons.

Cet événement nous ayant fait un peu perdre les belles saveurs de la soirée, pour nous venger d'une telle menace, nous nous penchons sur une autre page du dossier de Pepe.

« Heroica Zací »

Le 9 janvier 2002, à 9 heures du matin, le député local du PRI, Pánfilo Novelo, son fils Miguel Angel Novelo Burgos et son aide-chauffeur Pedro Yam Pech, ont reçu au total sept impacts de balle calibre 38. Une opération parfaitement bien planifiée sur la route à péage entre Valladolid et Mérida là où la forêt semble le seul horizon, une forêt aux arbres aussi petits que les mayas.

Ils étaient dans leur camionnette, ils sont depuis dans leur cercueil.

Le choc a été si grand, que l'annonce de la mort de ces trois personnes, toutes de Valladolid, a effacé pendant quelques jours les vieilles rancunes locales entre les trois courants politiques, le PRI, le PRD et le PAN.

« Que le gouverneur Patricio Patrón Laviada, dont le frère serait au cœur d'un trafic de voitures volées, active la police pour trouver les coupables ! et à ce cri les *Vallisoletanos* ajoutent : "Justice !, Justice !, Justice ! ».

Les corps ont été exposés à l'Ecole Normale Supérieure de Valladolid puis à la mairie. Puis la cérémonie funèbre en l'honneur du professeur Pánfilo Novelo Martín a été l'occasion d'un discours pour rappeler sa vie : né le 21 septembre 1935, fils d'un instituteur de village, Carlos Novelo Fernández, et de María Concepción Martín Puc, il s'est marié avec María Jesús Burgos Cotera. Sa scolarité primaire s'est déroulée à la *José María Iturralde y Traconis*, où il a beaucoup fait de théâtre.

Sa scolarité secondaire s'est déroulée à la *José Inés Novelo*, où il a eu des difficultés pour l'expression orale à cause d'une mauvaise prononciation. Il a pu lire tous les grands auteurs et a réalisé de très grands progrès.

En 1955, à l'Ecole Normale *Rodolfo Menéndez de la Peña*, il a été un étudiant brillant, un dirigeant syndical actif et est devenu un orateur aussi bien en maya qu'en espagnol. Instituteur à partir de 1957, il a quitté sa région pour un poste dans le Tabasco, avec l'aide du grand maître Oscar González y González.

A la fin des années 60 il se retrouve dans l'Etat fédéral de Mexico. En 1962 il enseigne à l'*Ecole Unitaire Ignacio Zaragoza*, de San Mateo Capulhuac, municipalité d'Otzolotepec. Pour réaliser son travail dans la communauté il apprend aisément le dialecte otomí.

En 1993, retour à Valladolid où il préside les festivités du 450^{ème} anniversaire de la fondation de la cité et, en 1995, avec une équipe d'enseignants et sa famille il fonde "*L'Ecole Normale Supérieure de Valladolid*" qu'il développera en permanence.

Pánfilo a été un exemple vivant des grands *vallisoletanos* qui s'occupent de culture et de progrès professionnels des habitants.

Le professeur Roger Chuc Montero désire écrire un livre en trois langues - maya, espagnol, anglais - sur son ami qu'il intitulera : *HA 'XA' ANNA* ; le sculpteur Reynaldo Bolio Suarez travaille à un buste qu'il rêve de voir devant l'école fondée par le député, dans le quartier San Juan entre les rues 42 et 44.

La veuve María Jesús Burgos Ojeda pense que les coupables sont à chercher du côté du PAN. Le fils aîné Carlos Novelo Blanquet et le frère du député, Alfonso Novelo Martín, ont promis de se battre jusqu'à l'arrestation des coupables.

Pourquoi a-t-il fallu que le 28 décembre 2001, ce député se lance devant le Congrès dans un grand discours contre le Crime organisé ?

Le Mexique possède à la fois l'homme le plus riche du monde Carlos Slim et le Crime organisé le plus puissant jamais connu. »

Allons-nous pouvoir reprendre cette piste ? Retrouver la famille, les journalistes et interroger la police ? Nous sommes dépassés par la tâche !

En rentrant chez moi très fatigué, avec beaucoup de retard, mon épouse, en me regardant, ouvre de grands yeux. Elle ne me reconnaît plus. Je suis comme en apesanteur entre un gouffre s'ouvrant sous mes pieds (ma faute professionnelle entraînant mon licenciement inévitable) et un ciel m'attirant vers les étoiles (où un cinéaste croisait le fer avec Mont Pèlerin).

Elle laisse le débat télévisé entre Zapatero et Rajoy car elle comprend qu'elle a d'abord à me reconforter.

— Zapatero a été bon ? ai-je demandé sans attendre de réponse.

— Du théâtre, mon amour, du théâtre !

— Ils vont pouvoir revendre le décor pour les futurs débats télévisés ?

— La table de trois mètres, la température à 21°, le nombre de caméras... Depuis 1993, du temps où nous étions enfants, aucun débat au sommet n'avait eu lieu ! Le marketing reprend ses droits et ses avoirs.

— As-tu retenu une phrase historique que je puisse rapporter à mon cher Pepe qui refuse toujours la télé ?

— « L'Espagne est devenue la huitième puissance mondiale ! » ainsi Zapatero a lancé les hostilités en ajoutant : « Elle a créé trois millions d'emplois en une législature, elle aide les retraités par une augmentation de 30% des pensions, elle a voté une loi d'égalité pour défendre les femmes, et les handicapés sont contents de la loi de dépendance. »

— Que je te dise, Pepe n'en saura rien ! Ma tête d'enterrement vient de sa disparition ! Parti sans laisser d'adresse sauf le récit d'une histoire que je lui avais demandé et qu'il a dû rédiger avant son départ pour l'expo. Il pensait sans doute me le donner au retour. La voici :

« L'enfant dans des mondes parallèles »

A Léon, devant un bus partant pour San Isidro, un Paysan chargé de deux énormes valises, affirme à un Touriste chargé de deux petites valises, qu'on peut ainsi aller à Matagalpa. En conséquence, le Touriste monte, avec sa compagne, dans un bus bondé où ils trouvent des places bancales, surtout sa compagne, placée au fond, qui voit s'engouffrer sans cesse, par la porte de derrière, de nouveaux voyageurs dont on se demande comment ils arrivent à se caser. Les valises des Touristes sont mises à l'abri, tandis que celles du Paysan n'entrent nulle part à cause de leur volume. Elles atterrissent sur le toit.

Après presque deux heures de trajet sur la route Léon-San Isidro, à travers des paysages assez tristes, le Paysan fait signe au Touriste : il doit descendre. Pas l'ombre d'une ville à l'horizon, et pourtant ils seraient arrivés ? Mais où ? Au fameux croisement où le bus Esteli-Matagalpa attend, pour améliorer le chiffre d'affaire de l'entreprise, quelques passagers du bus Léon-San Isidro.

Ce transfert d'un bus à l'autre marque le début de cette histoire. Dans le nouveau contexte, le Paysan s'installe devant, le Touriste debout au milieu, et sa compagne à ses côtés avec les valises entre les jambes car, nous devons le préciser pour la suite de l'histoire, le véhicule n'avait rien à voir avec l'habituel *school-bus* nord-américain qui les avait transporté jusqu'à présent.

Ce nouveau véhicule semble plutôt sorti tout droit d'un aéroport : faible en places assises, et par contre, doté d'un vaste couloir avec des rampes pour s'y accrocher, les

mêmes que dans un métro. A observer les lieux, une question surgit : les quelques voyageurs déjà présents sont-ils sans bagages ? Ou les ont-ils casés ailleurs ? Toujours est-il, l'installation, plus agréable que pendant le trajet précédent, annonce un voyage plus paisible.

Ce changement de bus induit un changement de paysage. Malgré les vitres teintées, le vert des jeunes plantations de riz contraste avec le gris dominant de la première étape aux zones particulièrement desséchées, où le Touriste a vu des vélos-taxi. Avec le vélo, les deux places servant au transport des passagers sont devant le chauffeur, tandis qu'avec la moto-taxi elles sont derrière.

Le Paysan est tout entier à sa pensée majeure : la fête des quinze ans de sa fille qui coïncide peut-être avec la fête du nouvel an très proche. A présent qu'ils sont embarqués dans le bon bus, il ne se soucie plus du Touriste.

Brusquement, un enfant sort de l'anonymat en s'installant au milieu du bus. Le Paysan n'a pas un regard pour lui : sans doute, ses trajets fréquents sur cette ligne ne peuvent plus lui réserver la moindre surprise. Par contre le Touriste qui a l'enfant tout près de lui, écarquille ses yeux pour le dévisager. Agé d'environ dix ans, taille 1 m 30, vêtu d'un pantalon gris et d'un tricot gris, il commence à agiter deux maracas très sommaires. Les maracas, deux «verres» en papier contenant qui sait quelle graine – peut-être du café puisque nous entrons dans une zone de forte concentration de caféiers – accompagnent une voix sans lumière que n'éclaire aucune expression.

Pourquoi cette apparence d'enfant-machine ? Pour proposer une musique mécanique ? Les Amériques connaissent-elle l'orgue de barbarie ? L'enfant n'a de toute façon que deux maracas pour tout instrument. Jouer des deux mains, et se tenir droit en même temps, malgré les secousses du bus, c'est peut-être le premier exploit de ce jeune gamin perdu sur la terre, et dans ses douleurs. Le premier et le seul ?

Aux premières paroles, le Touriste tend aussitôt l'oreille comme il le fait pour chaque chanteur de rue. La planète est pleine de chanteurs de rue. L'énumération de leurs talents, du biniou de la Bretagne aux accordéons du Brésil, serait infinie. Il arrive que certains passent de la rue à la scène, ou plus exactement quittent la scène de la rue pour se jouer de la rue, sur une scène.

Si la rue c'est le peuple, le couloir d'un bus est un endroit idéal pour exercer ce talent étrange. Chanter dans la rue, pour chanter avec la rue ? Pour chanter la rue ? pour trouver sa voie ? Sa voix ? Certains parlent de «l'école de la rue» plus performante que l'école sans la rue. Le Touriste ne sait rien de tout ça, il ne chante pas, il écoute. Le Touriste pense à un souvenir marquant : sa première rencontre avec un chanteur de bus. Dans le véhicule qui roulait vers Cajamarca au Pérou, un jeune plutôt style étudiant, se leva, distribua des gâteaux puis se retrouva devant et se mit à chanter un poème très connu de César Vallejo, *il y a de ces coups dans la vie....* Il avait une guitare, l'air d'un hippy en retard de deux générations et une conviction dans la voix. Il repassa ensuite, pour, soit reprendre le gâteau, soit récupérer une pièce.

En ce 30 décembre 2004, la scène n'a rien de comparable avec le souvenir déjà ancien. Cette déception explique-t-elle le ton désenchanté de ce texte ? Jamais dans ce bus approchant de Matagalpa, le Touriste n'a ressenti un tel écart : tout sentait le bonheur (des produits agricoles partout), la paix (pas le moindre regard fermé ou agressif dans le bus), le calme, la joie, et pourtant ce chant du gamin était un vrai calvaire.

En n'écoutant le chanteur que d'une oreille, n'importe qui peut deviner que nous sommes loin d'un poème de Ruben Dario. Il aurait été si facile de réciter des vers de ce poète national ! Faute de vers, les contes du bon Ruben ont aussi de quoi émouvoir les passagers d'un bus et le conte, autant que la chanson, se marie souvent avec le

peuple. A quoi bon orner les places du pays de bustes du poète, à quoi bon inscrire son visage sur des billets de banque, à quoi bon nommer les rues de son nom, si c'est pour oublier son œuvre ?

Le Paysan, en conversation avec un ami, ne se pose pas les questions qui traversent la tête du Touriste. Il cherche déjà les moyens de revendre les produits qu'il ramène de Léon. Il calcule les bénéfices de l'affaire. Il imagine déjà comment fêter le nouvel an avec la petite somme qu'il pense ajouter à son ordinaire. Attention, il n'est commerçant que parce qu'il est paysan. Il a emporté à Léon du café, du fromage et du riz de chez lui, pour ramener du poisson séché et des vêtements populaires.

Seul le Touriste reste avec son rêve : écouter, au pays des poètes, quelque chose du romantisme de Ruben Dario. Mais, plus l'enfant chante, plus le romantisme souffre. Ce romantisme du bon Ruben, à la sauce printanière, habillé de fleurs merveilleuses et alimenté de fruits à l'inoubliable douceur, tourné vers les colombes et les colibris, serait-il définitivement mort ? Son parfum sauvage et ses arômes délicats auraient-ils assassiné l'amour bucolique ?

L'enfant chante et, pour couvrir ses paroles vulgaires, le Touriste s'efforce de penser à la *tia* Rosa, cette tante qui a sauvé le poète après sa première déception amoureuse quand il avait seize ans. Cette tante que le poète a décidé de célébrer dans son dernier conte quand il se sentit partir. Ce premier amour perdu, le poète l'a déjà raconté, tout jeune, mais sans le portrait de la *tia*, sans le récit du secours qu'elle lui a apporté. Parce qu'il était jeune, il a noyé son chagrin dans un texte au titre réconfortant : « *Palomas blancas y garzas morenas* » qui lui a permis d'effacer l'affront, par le récit d'une conquête à Granada, en se promenant autour des *isletas*. Là-bas, à deux sur une barque, ils en ont croisé des échassiers ! Après le débarquement sur une des petites îles solitaires Elena lui fit oublier Inès.

Le Touriste se souvient de l'ultime phrase du conte : « Tu m'as révélé le secret des divines délices de l'ineffable premier instant d'amour ».

L'enfant a sans doute dû apprendre le texte qu'il chante sans le comprendre. Le rythme des maracas n'est autre que celui de deux corps faisant l'amour. Et de quelle manière ! La charge sexuelle des propos effraierait le curé le moins pudibond dans un pays catholique comme le Nicaragua où sa morale semble en échec. Mais non, l'enfant ajoute une position à la suivante avec description à l'appui. Mais personne ne semble écouter et en conséquence personne ne montre la moindre réaction. Pas plus les hommes que les femmes. La scène crée un fossé, quand la chanson doit surtout rapprocher !

Existe-t-il plusieurs mondes parallèles ? Bien sûr, celui du Paysan et celui du Touriste. Mais pour la première fois le Touriste se confronte au monde d'un enfant perdu à la fois tout près et si loin. L'enfant est-il conscient de ce décalage ? Il chante les conséquences les plus intimes d'un corps à corps digne des adultes !

Est-ce le tableau actuel de la misère ? De la plus grande misère, au temps du plus grand égoïsme ? Dans les tableaux anciens que le Touriste a en mémoire il croit deviner la misère d'une famille paysanne assise autour d'une maigre pitance. Il s'agit de pauvres mais pas de misérables. La misère fait peur et dans ce bus où tout est joie, le Touriste comprend enfin pourquoi la misère fait peur. Ce n'est pas seulement parce que les Puissants, qui font peur eux-aussi, instrumentalisent la peur du pauvre, c'est parce que chacun devine qu'il peut tomber également dans cet état de sous-humanité. Le misérable provoque moins de peur que la misère qui nous attend, car, lui est de passage mais elle, comme une épée de Damoclès, est toujours là, à nous surveiller. L'enfant avec sa chanson semble pire que l'amour réduit à la pire des prostitutions.

Le second temps du voyage, l'enfant se doit de le consacrer à la quête. Comme dans un vrai spectacle, il minute tout. Après son chant, il ne mendie pas, il demande de rétribuer un travail effectué. Il s'approche du premier rang avec une modeste boîte en fer blanc et le Touriste décide de calquer sa décision sur celle du Paysan. S'il ne donne rien, il ne donnera rien.

Le Paysan continue sa conversation agricole comme si la quête ne le concernait pas. L'enfant n'insiste pas, il n'insiste pour personne. Un premier homme assis donne une pièce, il l'a préparée. Il a sans doute vingt-cinq ans et pense peut-être à sa propre jeunesse quand, à l'approche de Noël, tout lui manquait. Puis, sur sa droite, une jeune femme cherche dans son porte-monnaie bien caché, de quoi accomplir son geste. L'enfant est-il capable de deviner à l'avance qui donnera et qui ne donnera pas ? Certainement pas, car comme pendant le chant, il fait la quête sans un regard pour personne ! Est-il drogué ?

Faut-il, mettre une pièce dans la boîte d'un enfant exploité pour se donner bonne conscience ? Se dire que ce n'est pas l'enfant que l'on aide ainsi, mais ses maîtres qui le font chanter ? Est-ce du chant dans la rue que vient l'expression «faire chanter» quelqu'un ? Je n'ai pas trouvé d'explication convaincante, au glissement de sens de chanter à «chantage», et pas davantage à l'acte nous poussant ou non à donner une pièce.

L'enfant arrive devant le Touriste et personne ne peut deviner s'il attend de lui mieux que des autres, car il ne prêtait pas davantage attention à la réalité. D'autres individus auraient tout au contraire tendu la main de façon plus insistante, laissant entendre qu'un touriste est toujours riche, et se doit d'être généreux. Manifestement, l'enfant n'est même pas là pour « le public ».

Il termine sa quête quand le bus termine son étape. Beaucoup de personnes descendent. Les derniers en route vers Matagalpa peuvent s'installer à l'aise. Le Touriste se demande s'il écrira quelque chose sur les enfants des rues pour afficher ainsi la source inépuisable de sa tristesse. N'ayant jamais été Touriste, moi, Pepe, je tente de reprendre cette histoire racontée en souvenir du Nicaragua perdu, en souvenir de Ken Loach. »

Encarnación est nettement plus intellectuelle que moi. Secrétaire médicale, elle commence à se sentir capable de soigner, aussi, plutôt que de répondre et de prendre la feuille écrite par Pepe, elle m'apporte rapidement un verre de rhum. Que lui raconter ? Par où commencer ? Matérialiste comme je suis, j'évoque en premier lieu ma faute professionnelle. Sa réaction :

— Pourquoi craindre si vite un licenciement ! Vous étiez trois et de toute façon, le directeur vous a-t-il sermonné ?

J'admire son optimisme à toute épreuve. Quand les malades arrivent chez son toubib, à la voir, ils se sentent déjà mieux. C'est vrai, le directeur n'a pas eu l'air préoccupé par nos erreurs successives, comme s'il se sentait le plus coupable de tous. A-t-il eu des mises en garde qu'il a négligé ? Je me souviens parfaitement qu'il nous a alertés contre ce qui est finalement arrivé et que nous ne l'avons écouté que d'une oreille.

— Ecoute chérie, même si le directeur nous couvre, il a des supérieurs qui ne vont pas manquer de sévir pour l'exemple.

— Si la presse évitait d'évoquer cette évasion ! Qui peut avoir intérêt à susciter du grabuge ?

En plus d'être optimiste, ma compagne aime raisonner. Je n'avais pas pensé au rôle éventuel de la presse. Son silence signifiera que de gros poissons auront souhaité cette disparition. Comme personne de la famille ou des amis de Pepe ne

viendra soulever le lièvre, peut-être que l'évasion passera incognito, ce qui peut sauver mon emploi.

— J'essaie toujours de réfléchir en t'écoutant, et je me dis que tu as sans doute raison. Mais si le gouffre se referme sous mes pieds, il y a l'autre problème, le ciel qui m'attire, et tu le sens très bien depuis que, comme un idiot, je me suis mis à griffonner.

— Sans me montrer plus rassurante qu'il ne faut, je note seulement que si, au départ, écrire sur Pepe était un passe-temps ridicule, cette évasion lui donne un cachet unique. Voici ni plus ni moins un encouragement !

Encarnación me laisse dans mon jus, pour aller préparer le repas. Elle ne peut imaginer ma profonde inquiétude : comment écrire sur un détenu qui n'est plus détenu ? Vais-je devoir écrire sur l'enquête ? Me mettre moi-même à enquêter ? Et si l'infâme Pascual dans un excès de rage, nous accusait de complicité ?

Dans l'attente du repas, pour tenter de me changer les idées, je me résigne à feuilleter El Publico du jour qui traîne sur la table du salon. Une photo m'attire : le président français Nicolas Sarkozy côtoyant une vache ! Et le titre : Sarkozy se luce : «quitate de ahi, pobre gilipollas». Sarkozy serrait des mains au Salon de l'Agriculture à Paris, quand un visiteur lui a dit : «Ne me touche pas !» et la réplique du président fut cinglante : «Sors de là !». Finalement Sarkozy a conclu : «Pauvre con !». Un téléphone portable a filmé la scène qu'internet a diffusé jusqu'à donner lieu à un article sur El Publico !

Un reportage concerne la sortie du livre qui raconte La Bible sous forme d'un manga. Moïses y parle le langage de la rue d'aujourd'hui, Dieu est un super-héros pas aussi calme que sa version classique : une façon de toucher les jeunes ! Les Japonais disent « manga » là où les Nord-Américains disent « comics », comme nous les Espagnols, les Français ayant trouvé cette expression idiote : «bandes dessinées». Le responsable de ce manga ferait-il la même avec Le Coran ? Il indique que ce n'est pas sa religion et qu'en conséquence il préfère se préparer à publier une histoire de Jésus en neuf cent pages (trois volumes).

Encarnación m'annonce que le repas est servi dans la cuisine où la conversation va se poursuivre.

— Gregorio, tu ne penses pas que les maigres bavardages de Pepe peuvent occuper quelques pages utiles ?

— Utiles à qui ?

— A tous ceux qui refusent que la Mont Pèlerin Society soit maître du jeu !

— Te voilà à parler anglais à présent !

— Et « comics » ce n'est pas un mot anglais par hasard ? Pensons à la source ! La source de la soupe que je sers est totalement catalane mais, la source du drame de Pepe semble fortement nord-américaine.

— Un lien entre Muriel et cette society ?

— Nous avons beaucoup à apprendre avant d'avancer la moindre hypothèse.

Encarnación écoute le récit de ma journée. Elle veut en éclairer quelques ombres. Elle sait par exemple que le roman de Juan Marsé s'appelle El amante bilingue. Elle va en chercher l'édition dans sa bibliothèque : en publiant ce texte en 1990, l'auteur a doté la première partie d'une citation d'Antonio Machado : «Lo esencial carnavalesco, no es ponerse careta, sino quitarse la cara»¹ et la seconde d'une

¹ « L'essentiel du carnaval, n'est pas de se mettre un masque mais d'abandonner un visage. »

citation de T.S. Eliot. Deux des références de Manuel et Pepe, même si ce dernier voulait oublier ses références quand Manuel ne cessait de les encenser.

— J'ai envie, lui dis-je, d'écrire sur un détail que Pepe m'a raconté peu de temps avant la date fatidique quand il s'est fait plus bavard. J'avais fini par admettre l'existence de son frère avec qui il lui est arrivé de voyager plusieurs fois. Manuel était un casanier mais dès les années 70, Pepe lui avait fait part de son rêve le plus fou : faire le tour du monde avant de mourir. Manuel avait pris au sérieux ce désir et s'était mis à voyager lui-même pour lui préparer cette grande aventure.

Ainsi donc, au milieu des années 90, Manuel a emmené Pepe dans un village entre Narbonne et Carcassonne où il était invité pour y évoquer la cuisine ans un colloque. Le nom de ce village, Lagrasse, est mentionné à la fin de Milenio. Un des rares moments de complicité entre les deux frères. Ils ont utilisé le trajet en voiture à se souvenir de plats oubliés puis, arrivé dans le village, et plus exactement dans le château, Pepe décida de suivre dans le public, à l'abri des regards, la causerie des intervenants. Il nota une dizaine d'observations de son frère puis s'étonna une fois de plus des obsessions qu'il égrena suivant le principe bien connu : pour cesser d'être obsédé, multipliez les obsessions. Celle du feu n'était pas la moindre. Le feu qui permet la cuisine autant dire la culture, et le feu qui aide à brûler des livres !

Par mimétisme, Pepe a reproduit l'image que Manuel donne de lui, sans que ce dernier puisse expliquer ses raisons personnelles qui le poussent à brûler des livres, raisons qu'il n'a jamais révélées sérieusement. Manuel ne brûle que les livres qu'il a en double, or, dans un article de journal, en matière de destruction de l'écrit, il a imposé le pire à Pepe, en expliquant qu'il s'est torché le cul avec du Monegal et lui, Manuel, vingt ans après presque, a dédié un livre à Ferran Monegal !

Ce jour-là, à la prison, j'avais eu peu de temps pour parler avec Pepe, aussi cette première évocation en resta là. Le lendemain j'ai relancé le feuilleton. Il avait ajouté :

— Régulièrement, des milliers de livres invendus vont au pilon. Détruits afin que le papier serve à nouveau. Un bel alibi n'est-ce pas ! En ce qui me concerne, je ne brûle pas de livres mais le papier, pour activer un feu, et que ceux qui en font toute une affaire à cause du mot autodafé, aillent se faire voir ailleurs.

Autodafé, à l'origine « acte de foi » en portugais ou en espagnol n'est pas l'acte le plus fréquent de Pepe ! Raison de plus pour l'écouter. Pepe m'a parlé de ces quelques heures heureuses passées à Lagrasse dans l'Aude, lieu qui a bien changé depuis, et où il a communiqué avec Manuel.

Vu ce qui est arrivé huit ans plus tard, juste à la fin de l'an 2002, Pepe a pris un ton exceptionnellement solennel.

— Peut-être étions-nous tous deux au meilleur de notre forme ! Peut-être mais nous n'en savions rien. On n'apprend la vie que quand il est trop tard !

L'autre obsession du débat sur la cuisine a concerné l'histoire que Manuel a présentée ainsi : « S'il existe l'histoire, il existe l'aventure ». Toute recette de cuisine constitue une aventure. Un démocrate algérien ripostant voici peu à Bouteflika lui a dit : « Attention, l'histoire se ferme ». Pour échapper à une prison annoncée, combien sont-ils à tenter l'aventure sur la Méditerranée ? Pas la Méditerranée que Braudel réduit à UNE civilisation ! A Lagrasse quelqu'un a interrogé Manuel sur ce point : « la cuisine catalane n'est-elle pas une part de la cuisine méditerranéenne ? »

Comme si un jour LA méditerranée avait existé ! Comme si toute mer n'était pas en même temps source de liens et source d'incompréhensions ! Les mers séparent autant qu'elles unissent ! Y compris la Méditerranée ! En conséquence, elle n'existe pas en soi, la mer, et merde à Braudel !

Pepe gardait la nostalgie de ce débat fraternel. Il décrivait le naturel de son frère, sa tenue solide, sa chemise et sa veste d'été d'un négligé qui valent leur prix, un choix de couleurs séantes, un homme bien dans sa peau, peu soucieux de jouer les séducteurs (il avait encore la moustache). Pepe n'a pas tout compris du français de Manuel. Mais, connaissant parfaitement le sujet, il avait pu suivre les échanges.

Au fil des propos et des obsessions de Pepe, la cuisine passait du stade de saupoudrage dans la vie de Manuel, au stade de philosophie de sa vie ! Chaque élément d'une recette arrive à son heure, et, de plus, chaque réalisation d'un plat est adaptée aux circonstances. La cuisine allie principes (ceux de Manuel étaient d'acier) et souplesse dans la mise en œuvre. Les deux frères pratiquaient la même alliance sans s'appuyer sur les mêmes piliers.

Sur le chemin de retour à Barcelone, Manuel, tout en conduisant, a expliqué à Pepe, le cas Michèle Gazier, une romancière assise à ses côtés pendant le débat. Devenue un pilier du monde éditorial français en entrant au Seuil et à Télérama, son ami Pierre Lepape s'activant au quotidien Le Monde, pourquoi abandonner le métier de traductrice ? En 2008, par des moyens que j'avais du mal à imaginer, Pepe savait que Michèle venait de dédier à la mémoire de son frère son dernier roman, qui se déroulait surtout dans les Caraïbes, un des paradis de la planète dont le Yucatán est la presqu'île cruciale. Pour conclure, Pepe a ajouté en lisant une des rares feuilles écrites en sa possession qu'il m'a confié ensuite :

— Mon dernier souvenir de ces conversations concerne un nom : Pasolini. A la fin de sa vie cet écrivain s'insurgeait car seul ce qui se passe « à la Cour » semblait digne d'attention et d'intérêt ; tout le reste étant populace, murmure confus, difformité, qualité inférieure. Depuis, seule importe la vie des plus puissants, des sommités. Donc dit Pasolini : « Etre « sérieux » représente, semble-t-il, l'effort d'interpréter la réalité qui est « hors Cour » : cette réalité irritante de laquelle tout dépend à la fin, même s'il est peu élégant et, précisément, si peu « sérieux » de s'en occuper. Pourquoi le fait divers, qui a toujours été si important depuis 1945, est-il aujourd'hui cantonné dans la pile des dossiers en attente, relégué dans un ghetto mental ? Analysé, utilisé, manipulé, il est vrai, de toutes les manières que peuvent suggérer les normes de la consommation, pourquoi n'a-t-il pas été rattaché à l'« histoire sérieuse », restant ainsi privé de signification ? Pourquoi vols, enlèvements, criminalité adolescente, couvre-feu, larcins, exécutions capitales, homicides gratuits, sont-ils dans le concret « exclus » de la logique et par conséquent jamais analysés ? Deux garçons de dix-sept ans, à Ladispoli (lieu de villégiature des malfrats) ont mortellement blessé à coups de revolver un garçon de leur âge parce qu'il ne leur avait pas donné les bougies de sa moto. Le journal de gauche Paese Sera intitule l'article sur ce fait divers « Histoire absurde à Ladispoli ». Absurde peut-être en 1965. Aujourd'hui, c'est la norme. Cet article aurait dû être intitulé « Histoire normale à Ladispoli ». Pourquoi cet anachronisme dans Paese Sera ? Les journalistes de Paese Sera ignorent-ils que dans les faubourgs romains, un garçon de dix-sept ans sans revolver est l'exception ? Je n'ai vécu que de faits divers ! »

Voilà, nous sommes dans un monde où la seule valeur est celle dictée par la vie des Puissants ! Pepe disait ainsi sa fatigue due à des ennuis cardiaques et à cette mutation du monde qu'il voyait sous ses yeux, telle qu'elle n'existe pas. Manuel, un artisan faisant bien son boulot, conservateur à sa façon, parlait à des artisans soucieux aussi de bien bosser, alors que le temps des barbares était de retour (et s'incruste depuis), ces barbares jeunes, intégrés, conformes à la boue historique de

nos sociétés qui crachent sur l'histoire. A présent, un mot anglais les désigne bien : Yuppies. Ce n'est pas youpi !

Ce soir, le retour de ces souvenirs me rassure, après une journée normale au travail, comme si la faute d'hier n'avait jamais eu lieu. J'ai encore de quoi vivre mentalement avec le vieux Pepe, en attendant que les services de police le capturent à nouveau, et le ramènent à la prison. Pascual serait sur une piste. Après avoir rapidement relâché Juan Marsé, il continue à suivre le même cap : parmi quelques empreintes retrouvées sur du matériel de maquillage laissé dans le coin avec les habits, il y aurait celles d'un travesti ? Pour résoudre le problème, Pepe aurait appelé à l'aide la faune classique, qu'il a côtoyé pendant des années à Barcelone. Quant à Charo, elle devait consoler ailleurs l'homme de sa vie ! Son portable avait été repéré et c'était une piste très sûre. Ce soir, je n'ai pas osé formuler le vœu que l'inspecteur ait raison.

Avec ma compagne, une semaine après les confidences de Pepe et grâce à un jour de congé complétant un week-end, nous sommes allés visiter les châteaux cathares. Avec ce que m'avait dit Pepe, j'ai pu croiser les fantômes des deux hommes. Manuel savait déjà en 1994, qu'en ces lieux, Josep et Pepe se sépareraient à jamais ou presque. Il n'a écrit que pour remonter le temps ! Je vais devoir retrouver le dénommé Luis Bassets à qui il a dédié Milenio en lui annonçant, dès 1994 l'écriture de ce livre !

Mardi 16 novembre 2010

Josep se souvient très bien de ce moment crucial au cours duquel Pepe a pu se libérer de l'emprise de son frère Manuel et lui notifier son fait.

Quand Manuel a fabriqué son cher frère, Pepe, il l'a doté d'un bras droit, Josep, pour aboutir à un triangle dramatique. Donc quand Pepe se révolte contre Manuel que dit-il de Josep ? Pepe se sent si fort en criant sa colère contre Manuel qu'il s'est cru subitement au centre du monde. Et il fait subir à Josep le traitement que Manuel lui a fait subir ! Josep apparaît seulement quand Pepe accuse Manuel de lui avoir trouvé «un auxiliaire fœtal» ! Là oui, il apparaît, Josep ! Après des années de travail en commun, Pepe ne connaît son adjoint que par l'image désastreuse qu'en donne Manuel. Puis, à un autre moment, Pepe traite Josep de factotum que Manuel case dans un réduit, mais lui Pepe, n'a rien revendiqué pour son *sancho*, et même quand il revendique pour ses droits auprès de Manuel ! Tout d'un coup, dans ce bras de fer entre les deux frères, Josep est doublement broyé ! Par Manuel qui en fait un minable et par Josep qui ne le défend pas ! Josep est le sous-sol du sous-sol !

Le dimanche 14 novembre, même pendant le si beau repas au restaurant, Josep a fait mine d'oublier cette question. Nous avons plutôt parlé de notre visite du lundi, au sous-sol du sous-sol, le *cenote* Zaci qui à Valladolid, sans être génial, est surtout pratique, si pratique qu'en secret certains pensent à le privatiser ! A quelques pas à pied du marché et du centre ville, il est aménagé pour y descendre aisément. La péninsule du Yucatán, formée d'une dalle de calcaire, a émergé de la mer. Pendant des milliers d'années la pluie a piqué l'énorme rocher et l'eau s'est infiltrée dans le sol, où elle continue d'éroder les couches plus profondes. En conséquence, l'approvisionnement en eau dans la région a été un grave problème parce que dans cette formation géologique, l'eau s'infiltrait profondément dans le sol au lieu de rester à la surface. Pour cette raison, les anciens Mayas du Yucatán utilisaient les *cenotes* comme une source primaire d'eau mais aussi, comme lieu pour les rituels sur la vie, la mort, la renaissance et la fertilité. Des trous considérés comme la résidence des dieux de l'eau permettant la communion avec l'autre monde. Les gouverneurs exerçaient le contrôle pratique et symbolique des *cenotes* pour assurer le contrôle politique et social des populations. Une évidence par les nombreuses offrandes jetées au fond des *cenotes*. Dans la cosmologie maya, le serpent géant et mythique permet la protection des nappes phréatiques. Apparemment, cette idée est fondée sur l'existence d'une anguille qui vit dans les eaux de la grotte. Le cenote sacré vu à Chichén Itzá rappelle très bien cette dimension religieuse.

Belle occasion de raconter une rencontre.

Après la visite du *cenote* repas à la *Cantina* très proche de la maison de Josep. Avec Encarnación, nous échangeons nos impressions, quand un vieux monsieur assis à la table à côté nous interpelle :

- Vous êtes des amis de Josep et donc de Pepe ?
- C'est exact !
- Excusez-moi, mais dans ma solitude j'ai surpris votre conversation au sujet du *cenote* Zaci ?
- Une merveille qui s'ajoute aux merveilles de votre ville ! indique Encarnación.

— Pepe qui a souvent mangé ici aimait divaguer sur les mérites des *cenotes*. Dix fois nous en avons parlé tellement nous aimions être d'accord !

— D'accord sur quoi ?

— Le *cenote* est l'expression du sous-sol et donc de tout ce qui est sous-terrain dans la société et nous les Mayas nous sommes sous-terrain par excellence !

— Le *cenote* comme forme réussie du sous-réalisme ?

— Pepe commençait toujours sa phrase ainsi : « Je retrouve ici la subnormalité de ma jeunesse celle des sous-bois, sous-verres et sous-vêtement, là où la sous-culture et le sous-développement faisaient bon ménage. La «politesse» actuelle préfère mentionner «les pays en voie de développement » (ou émergents à présent) car la marque «sous» serait péjorative.

— Je n'avais pas pensé au parallèle entre le *cenote* et la célébration du sous-terrain en général !

— Une fois, un touriste français de passage s'est mêlé à la conversation pour expliquer qu'en sa langue notre *sub* avait deux équivalents : *sub* et *sous*. D'un côté le sous-chef, sous-officier ou sous-fifre. Pour *sub* : le subalterne, le subconscient, la subdivision, et surtout subjectif contre objectif et subversion contre soumission ! Je m'en souviens car je me suis fait écrire ces mots pour mon fils qui apprend le français. En plus, pour la première fois, j'ai entendu Pepe parler une sous-langue, le catalan !

— Pourquoi le catalan ? le coupe Encarnación.

— *Sub* y est ... en compagnie de *sots*. Nous retrouvons le *sots-oficial* ou le *sots-prefecte*. *Sub* est cependant plus fréquent comme dans *subvertir* ou dans *suburbi* qui donne en français la banlieue ou le faux-bourg. Personne n'a osé parler de sous-ville, avait aimé souligner le Français de passage !

— Alors le sous-réalisme, une sous-culture ?

— La chanson, la cuisine, le cinéma. Pepe refusait de parler de contre-culture. L'accordéon du grand-père n'oblige en rien à le fossiliser mais au contraire il doit vivre, quand la contre-culture voulait le jeter, au bénéfice de la guitare !

— Tout ça est très vrai, très beau, déclare très pensive Encarnación.

La subnormalité chère à Pepe et son frère vient d'un certain sous-sol (*subsuelo*) comme il aime le répéter et la conjuration est l'état permanent de la relation entre sol et sous-sol. Articuler le visible de surface et l'invisible des profondeurs, tout un programme ! Pas de débat entre la forme et le fond. Si chacun admet qu'elle fonctionne contre un langage bien précis, la subnormalité devient une subversion, une contre-normalisation (face aussi à la «normalisation» de Prague après 1968). L'ultime mot de l'ultime poésie de Manuel est SUBVERSION (le poème s'appelle *Ciudad*) qui est aussi le mot final du roman *L'Etrangleur* ou le conscient et l'inconscient s'affrontent. L'obscénité du réel crée parfois l'obligation de vivre dans des *subcavernas* ! (des sous-cavernes). Pendant longtemps la pensée phare de Machado : « le chemin s'ouvre en marchant », qui hante aussi l'œuvre de Manuel, me parut aussi évidente que le proverbe : « c'est en forgeant qu'on devient forgeron ». Mais le promeneur, désireux d'éviter le sectarisme, peut tomber dans les failles de l'opportunisme quand les difficultés du chemin décident de la marche, plus que le marcheur lui-même.

L'ultime marche de Manuel et Machado ne se réduit pas à l'acte du forgeron qui forge en marchant mais s'ouvre à la question : pour qui forge-t-il ? Pour lui ou quelqu'un d'autre ? D'où cette autre question : que faisons-nous des nécessités inévitables qui surgissent sur le chemin ? En particulier celles du temps qui passe ? Leur subversion n'est pas le contraire de la soumission ; la liberté n'est pas le

contraire de la contrainte, mais le déplacement d'une contrainte injuste vers la justice de la contrainte. En arrivant à Collioure, Machado est mort, hors d'une Espagne qu'il fut contraint de quitter. Manuel est mort, hors d'une Espagne qu'il se contraignait à quitter, en arrivant au bord du néant général. Parce que le mouvement se démontre en fuyant comme aimait le répéter Manuel ? La lutte des classes est dans la marche comme dans la fuite. On ne fuit pas dans l'absolu. Manuel ne fuyait ni ses responsabilités, ni ses origines. Il fuyait les prisons !

— Mais qui est ce Manuel, dit le vieux monsieur ?

— Pepe ne vous en a jamais parlé ?

— Non.

— C'était son frère !

Notre dessert fini chacun a repris sa route !

Cette rencontre résumée, nous reprenons, ma femme et moi, la conversation sur la dimension religieuse locale qui, comme tant d'autres, s'est transvasée dans le monde catholique. Dans le Mexique de 1930, un voyageur italien a noté que la Vierge de Guadalupe, patronne du Mexique, a le visage brun d'une femme indienne, que son culte fut institué en 1531 dans une localité où existait le temple de Tonantzin, une sorte de Cérès indienne, avec qui les Indigènes la confondent plus ou moins d'où son double aspect de divinité rurale et révolutionnaire. Dans les guerres d'Indépendance et de la Révolution, La Vierge de Guadalupe a été conduite au combat sur les étendards, contre la Vierge de los Remedios, blanche de peau, protectrice des réalistes et des conservateurs. Des pierres des temples mayas ont servi à la construction des églises. Ce mélange entre cultes païens et culte chrétien marque une séparation : celle de la guerre de toujours entre dominés et dominants. La laïcité peut côtoyer une religiosité inventive, originale et constante. A côté de Valladolid et près d'Izamal, le village de Sitalpech vient de connaître pendant dix-huit jours des festivités autour du *Santo Cristo Negro*, un Christ noir ! Pour la clôture de la cérémonie, quatre mille personnes suivirent une procession d'une heure et demie pour parcourir cinq kilomètres avec en tête, la noire statue d'un Christ, ramenée ainsi dans son sanctuaire avec les mariachis et tant d'autres réjouissances.

A l'heure de la montée en puissance des évangélistes, que penser de toute cette évolution ? Le pays s'insère un peu plus dans la Grande Amérique. Même si les autorités cléricales sont toujours en pointe, l'Amérique catholique recule autant qu'avance *Domino' Pizza* pour le bonheur de la jeunesse. Oui, les évangélistes sont une grande question. Ils assurent en même temps la disparition des deux Vierges ! Ils nous promettent un au-delà de notre histoire, une entrée dans le grand monde où prier c'est oublier quand, au Mexique, prier c'était se souvenir.

A partir de 1857 une forme de laïcité s'instaure au Mexique en poussant loin les idées du 1789 français, et elle s'est renforcée au fil des ans (jusqu'à devenir une des références des inventeurs de la loi de 1905 en France). Ceci n'empêche pas le peuple de rester très croyant. Aussi les autorités religieuses catholiques continuent leur combat traditionnel. Dans ce bras de fer, le peuple qui a créé et crée sa propre religion (avec la Virgen de Guadalupe) suit les évolutions. Depuis l'an 2001, le nouveau pouvoir est beaucoup plus favorable à la hiérarchie catholique qui affiche clairement sa position : non à l'avortement (pour le moment le droit à l'IVG a été décidé par la gauche dans le District fédéral). Elle intervient sur la question majeure au cœur de notre chère controverse, les Narcos. Le 7 novembre 2010, le vice-président de la Conférence épiscopale mexicaine a demandé aux politiques, à la fin d'une messe, d'empêcher que le pays ne tombe dans l'enfer : « Nous demandons à

nos représentants, à nos autorités, qu'elles s'unissent pour que rapidement il y ait davantage de justice et qu'on arrête cette infâme vague de violence. » Hier le même homme n'aurait pas osé s'adresser aussi directement à la classe politique car il sort là, de sa fonction. D'autant que les églises doivent faire le ménage chez elles : certaines sont construites par des mafieux avec la bénédiction de croyants tout heureux d'avoir une belle église... bien protégée ! Le recul laïque est général. Alors que les cimetières ont été laïcisés dès 1857 il n'est pas rare de lire dans la presse la dénomination *camposanto* à la place de celle de *pantéon* ou *cementerio*. Aujourd'hui, avec les rites évangélistes, des métissages nouveaux se produisent chez les jeunes adeptes d'un rap religieux. L'enseignement religieux gagne des galons au fur et à mesure que l'enseignement public se dégrade. Par la compagne de l'actuel président de la république, membre d'un groupe catholique actif, l'Etat semble développer une complicité nouvelle avec les autorités vaticanes. Cependant, pendant la fête nationale l'église reste absente des défilés ou autres manifestations. Dans bien d'autres pays d'Amérique latine, les évêques auraient béni et conduit les cortèges.

Suite à la visite du *cenote* du lundi, ma femme et moi, assis face à l'église de la Candelaria, nous continuons notre fictive rencontre avec les maîtres de la nouvelle controverse en mettant face à face deux amis qui savent s'épauler.

La Barbe aime discuter sans fin avec L'Angélisme.

- Tu te souviens des temps heureux du «bon sauvage»? lui explique L'Angélisme.
- Le bon Bartolomé a été le premier de tous. Il est notre drapeau. Pour défendre les Indiens, il décréta que les Indiens méritaient seulement des hommages, or il savait très bien que des groupes aidèrent les Conquistadors à tuer d'autres groupes d'Indiens !
 - Il savait éliminer le secondaire pour s'en tenir à l'essentiel ! Entre les massacres organisés par les Blancs et les microscopiques guerres entre Indiens, il n'y a pas photo. Les Indiens ont eu la chance d'avoir Bartolomé de Las Casas.
 - Il n'a fait qu'une bouchée des bouchers qu'il avait en face, il a transformé en farce leurs arguments, il a montré qui ment et qui ne ment pas ! argumente la Barbe décidé à s'imposer.
 - Entre les pouvoirs actuels de l'armée mexicaine et les quelques crimes des Sicaires, entre le Crime organisé qu'est le capitalisme en soi, sur toute la planète, et le Crime organisé qui s'agite au Mexique, il n'y a pas photo.
 - Heureusement, nous sommes solidaires tous les deux, pour détruire les égarés qui voudraient nous faire prendre des vessies pour des lanternes, et un système pour ses effets.
 - Tous les attardés, stupéfaits par l'apparition des Narcos, ne cherchent qu'un objectif, nous obliger à oublier Marcos, s'apitoie L'Angélisme.
 - A Marcos je n'ai qu'un reproche à lui adresser : son nom de sous-commandant ! De la fausse modestie !
 - Il dit que le peuple commande (commander en obéissant au peuple) mais le peuple, c'est une abstraction. Le peuple réel est aujourd'hui plus favorable aux Narcos qu'à Marcos.
 - Naturel ! le peuple constate que l'armée combat plus fermement les Zapatistes que les Cartels.
 - En 1994 les Zapatistes ont bousculé le pays dirigé par le président du PRI, Carlos Salinas de Gortari. Elu après une fraude (1988-1994) – il a fallu que l'Etat décide de brûler les relevés des élections pour éviter toute vérification – aura tué le Mexique en mettant un point d'honneur à achever la négociation du TLC (Traité de

Libre Commerce) avec les USA. Pauvre Cuauhtémoc Cardenas, le candidat du PRD, l'élu réel, qui la veille du scrutin, eut la douleur de perdre deux de ses collaborateurs Javier Obando et Gil Alvarez féroce ment assassinés ! continue L'Angélisme en verve. Le pouvoir, incapable d'éliminer la révolte zapatiste, accepte de négocier avec elle afin d'entrer dans une guerre de basse intensité qui dure encore.

Malheureusement, au même moment, la chaîne de télévision NBC révèle un autre phénomène destiné à devenir colossal : le Mexique commence à jouer le rôle de plaque tournante du marché de la drogue. Le reportage informe même que l'ex-président Salinas qui, après son remplacement en 1995 par Ernesto Zedillo, a disparu pour vivre semble-t-il au Canada, serait interdit de séjour aux USA à cause de ses liens avec les Narcos. Après ça, la fin de l'hégémonie du PRI avait sonné.

– Tu devrais te lancer dans des études politiques !

– Après avoir soutenu le PRI pendant plus de soixante ans, malgré des différents avec ce parti trop conciliant envers Cuba, les USA ont décidé d'appuyer un parti de droite, le PAN, connu pour son courage électoral depuis des décennies, et sa droiture. Tout en marginalisant le PRI, cette stratégie permettait d'empêcher toute ascension au pouvoir du PRD et avec l'an 2000 le Mexique entra dans l'ère du pluralisme politique. « Malheureusement » les questions qui étaient autrefois réglées au sein du seul PRI vont devenir publiques ; la guerre des truands va sortir des salons confidentiels où elle était contenue, pour exploser à la figure des citoyens mexicains.

– Finalement nous en revenons au même point, à celui qui fait l'histoire du Mexique depuis son Indépendance, l'infâme domination des USA qui ont donc été les premiers à désigner le Crime organisé comme son ennemi. Et le Crime organisé ne s'y est pas trompé : les USA sont bien leur pire ennemi. Tout est en ordre !

Nous avons terminé la soirée chez nos amis qui ont souhaité une relecture du passage de la veille dans une ambiance plus chaude et en même temps plus humide, une petite pluie étant venue troubler le soleil.

*

Alerté, notre ami le chauffeur de taxi nous conduit ce matin jusqu'à des ruines proches, une vingtaine de kilomètres, découvertes récemment et constituant une contribution nouvelle à l'histoire complexe des Mayas. Encarnación semblait ailleurs et j'en aurai l'explication le soir même.

Nous sommes rentrés juste pour la lecture et, aussitôt après, nous avons regagné l'hôtel après la pizza avalée chez *Domino's*. Allongés dans le lit, petite séance télé avec Docteur House. Encarnación m'annonce ensuite que la veille, un faux rêve, ou peut-être même le contraire d'un rêve - dont elle a retenu quelques éléments - alimentés par la visite du matin, vient de contribuer à cette histoire :

« Ce matin, j'étais à peine réveillée dans le taxi qui nous a conduits aux ruines d'Ek Balam. Pendant que tu parlais avec le sympathique Felipe, je pensais aux rêves. J'en suis sûre à présent : les rêves plein de fleurs, situés dans le monde du bien, sont un lieu commun ; la réalité se plaçant du côté du mal. Pour les mauvais rêves, l'invention du terme cauchemar sert à oublier que le cauchemar est une part du rêve. Pourquoi ne pas se rêver en criminel ? A quoi rêvent les sicaires ?

Je me faisais ce film car un rêve a fait de moi une anthropologue sans rien connaître de ce métier. A l'école, si j'avais bénéficié d'une pédagogie faite pour le bonheur des enfants (un rêve) j'aurais pu imaginer cette voie vers l'inconnu, et j'aurais travaillé dix fois plus pour y arriver (une réalité). Anthropologue pour redonner vie aux civilisations disparues ! Pourquoi dit-on que cette part du rêve est le

rêve dans toute sa splendeur ? Pourquoi les civilisations disparues, dès qu'elles en eurent les moyens, mirent toutes en œuvre le même rêve des maîtres, les pyramides ! – et là je la sentis s'approcher de moi – Ce rêve néfaste n'est rien d'autre que le pénis en érection, la tour *Agbar* de Barcelone en étant techniquement la forme la plus achevée. Rien n'a changé à travers les âges mais tout s'est perfectionné – cette fois ce sont les mains qui s'approchaient d'une pyramide en formation –. Pourquoi les hommes se rêvent-ils puissants ? Un rêve à la puissance... assassine car ici chez les Mayas, sans l'aide du fer, d'animaux domestiques, de la roue, que de crimes a-t-il fallu commettre pour arriver au sommet de la pyramide ? – et sans le moindre rêve à l'appui sa main arrive au sommet de la pyramide –. Bien sûr, de telles constructions ont économiquement donné du travail et, pour les survivants, des raisons de croire, d'espérer et donc de vivre. Même Marx, et on l'oublie, a toujours reconnu la forte dose positive de consolation contenue dans les religions. Comment calculer le bilan ? Le rêve, comme première marche vers l'utopie, dit le lieu commun, car sans une quelconque utopie pour nous motiver, nous serions des zéros en chiffre. La plus belle utopie, ce non-lieu ce gouffre sans fond, vise-t-il la mort de toutes les utopies ? Que va-t-il me rester ? La réalité, ce qui est énorme ! – et elle joint le geste à la parole –.

Utopistes et anti-utopistes aiment se renvoyer la balle, se renforcer l'un, l'autre, les utopistes se prenant pour des bienfaiteurs du futur et les anti-utopistes pour des réalistes. Entre les deux bras de cette tenaille, nous sommes tous écrasés. J'aurais voulu être une bienfaitrice du passé ! je l'ai appris trop tard ! A refuser l'utopie je ne tombe pas dans la posture inverse, je sors du lieu commun, du lien commun – peu importe la posture finale. »

Pour sortir de la morosité des jours l'inspecteur Pascual m'oblige à égayer ma vie. Après plusieurs semaines, grâce aux caméras de vidéo surveillance, lui et ses hommes ont retrouvé l'homme grand que le couple, échappé de l'exposition, a croisé à la station de métro et qui était encore avec eux à leur sortie en bout de ligne.

Peut-être avait-il rodé autour du Palau Robert le jour de l'événement ? Aussi nous devions essayer de le reconnaître. Comme Juan, je me fais du souci car je n'ai pas confiance en mon souvenir. Heureusement, Augustin a le sien, et à trois on peut éviter une erreur judiciaire.

Pascual a bien fait les choses. Sans avoir à attendre, nous entrons dans une salle à verre sans tain où dix hommes grands, postés en rang d'oignons s'en remettent à notre verdict. En trois secondes, je n'ai pas le moindre doute, et j'ai désigné le troisième en commençant par la gauche. Après moi, Augustin constate la même chose. A présent Carlos, il s'appelle Carlos, va devoir s'expliquer.

Deux jours après cette séance, convocation de Pascual heureux de pouvoir nous portraiturer la situation. Carlos, grand artiste en maquillage, prétend qu'on lui a proposé un jeu, à savoir préparer pour deux personnes une silhouette les rendant méconnaissables, deux personnes qu'il attendrait à la station de métro du Palau Robert. Il le reconnaît, il a eu un doute quand, à la station finale, il a confié Pepe (il ne connaissait même pas son nom) et la femme a des hommes à l'aspect peu recommandable.

– *Voyez inspecteur, Pepe a été enlevé contre son gré !*

– *Gregorio, attendez la fin du récit, réplique Pascual vert de rage. Une seule chose rend plausible le discours de Carlos : s'il avait su qu'il trempait dans une affaire criminelle, il n'aurait pas laissé ses empreintes sur les instruments de maquillage retrouvés depuis. Pour lui, le défi était simple : pouvait-il tromper la vigilance de trois hommes en maquillant un homme, menotté pour compliquer l'affaire. Avec les menottes aux poignets comment de changer de chemise ? C'était, lui a-t-on expliqué, un test pour vérifier l'attention et la qualité des trois gardiens ! Il lui avait fallu étudier la situation plusieurs jours à l'avance, entrer de nuit dans la salle d'exposition pour y apporter le matériel nécessaire dans le coin à l'abri des regards et surtout la pince pour ouvrir les menottes. La présence habituelle de Juan Marsé avait permis de gagner du temps en le faisant passer, pendant quelques minutes, pour l'évadé. Comme Carlos a réussi son pari, il a empoché une petite somme, et a repris sa petite vie d'homme de cirque et d'illusionniste de fêtes familiales. Si l'enlèvement avait rempli les lignes des journaux, il se serait spontanément présenté à la police car un doute persistait chez lui. Il le reconnaissait, Pepe ne s'était pas montré coopératif pendant le voyage en métro, même s'il s'était refusé à ameuter le voisinage.*

Pour prouver sa bonne foi, Carlos a expliqué qu'il a suivi discrètement les deux nouveaux accompagnateurs de Pepe quand il l'a abandonné aux têtes patibulaires. Il n'a eu aucun mal à changer son look en deux temps trois mouvements ; à remonter à la surface derrière le trio et à le rattraper. Pascual lui a fait préciser tous les détails du trajet.

Après la sortie de la station de métro Gracia, sur l'avenue du même nom, ils ont prit la direction du Tibidabo. Au bout de l'avenue du Tibidabo, à un moment ils ont

tourné à droite, rue Garcia Moreno puis à hauteur de la rue Léon XIII, ils l'ont empruntée en la remontant toujours. Au bout de quelques pas, ils sont entrés dans une maison. Quel look cette maison !

Tant de coopération de la part de Carlos n'efface pas plusieurs points noirs que Pascual garde en tête. Le plus gros de tous est simple comme bonjour : certes, on lui a présenté un jeu, mais pourquoi ne pas s'enquérir du bénéficiaire ? Par naïveté ? Pour Carlos, dans le monde du travestissement, on se pose moins de questions que dans celui de la police. Voilà pourquoi il ne cherche jamais plus loin que le bout de son nez, pourtant déjà long. Mais entrer dans une exposition illégalement pour déposer des objets comme une immense pince et des habits, voilà une infraction grave !

Que pouvait-on voler dans cette exposition ? De beaux cigares sous vitrine ? Quelques anciennes éditions de livres ? Un ensemble de couteaux de cuisine ? Franchement, il n'y avait rien à voler et personne ne lui a demandé de voler.

Pascual vérifie les adresses données pour contrôler jusqu'à quel point Carlos entre dans son jeu. Une descente dans la maison indiquée est donc organisée pour trouver, en réalité, sous le couvert d'une belle apparence extérieure, un bâtiment depuis longtemps inhabité où personne ne semble avoir fait le ménage depuis la mort de Franco. Carlos a-t-il raconté des salades ? Invité sur les lieux, il confirme que Pepe, la femme et les deux hommes sont entrés ici. L'apparence délabrée est-elle une couverture ? Pascual, grâce à des spécialistes des doubles cloisons en fait parler une. Une porte masquée s'ouvre vers des souterrains plus accueillants que les pièces visibles. Tout y est nickel. Une cuisine, dernier modèle. Des chambres hyper confortables. Mais pas l'ombre d'un habitant. L'arrestation de Carlos a-t-elle sonné la disparition des coupables ? Pascual commence à se demander s'il n'est pas manipulé de A à Z ou de Z à A, suivant le sens donné à l'histoire. L'arrestation de Carlos avait-elle été programmée pour l'heure exacte où les mauvais oiseaux quitteraient le nid ?

Par cette découverte, la police est à la fois plus et moins avancée qu'auparavant. Tel est le constat d'un Pascual satisfait.

En quittant le commissariat, Juan se montre plus passionné que jamais par cette histoire. Tout confirme le complot, et Gregorio repense aux propos de son directeur, à sa référence à la Société du Mont Pèlerin. Comment creuser lui-même la question ? Dans le livre L'homme de ma vie, la Société apparaît moins dans sa grandeur intellectuelle que dans sa dégénérescence quotidienne. Manifestement, Manuel en avait une piètre opinion, d'où son envie de l'imaginer derrière tous les mauvais coups, rythmant l'ultime voyage de Pepe.

Barcelone est la dernière ville où on accorde encore, en l'an 2000, un crédit à ce vestige des années 80 qu'est la Société du Mont Pèlerin. Depuis qu'elle a tout changé en marchandises et réduit le pouvoir de l'Etat à presque rien, la Société est tuée par son succès.

Mais l'Espagne a souvent un temps de retard (même à Barcelone), ce qui convient à Manuel, lui qui a au moins deux temps de retard (d'où sa passion pour Pasolini qui avait deux temps d'avance).

En rentrant chez lui, Gregorio alerte son épouse qui se prend de plus en plus au jeu. Elle lui rappelle qu'en Espagne, l'Opus Dei est plus souvent montré du doigt que la Société des néolibéraux, faiblement bénéficiaire des services catalans. Elle plaide pour une fausse piste confirmée par les hésitations de Pascual. Dès le début de sa

vie, Pepe a été marqué par la culture française au point de s'être séparé d'avec sa femme, suite à une dispute sur les mérites respectifs de Voltaire et Rousseau. Lui était pour Voltaire et elle pour Rousseau. Et quoi de plus français que la Société du Mont Pèlerin bien qu'ensuite elle se soit donnée des airs anglo-saxons ? Donc pourquoi des membres de la Société du Mont Pèlerin auraient eu envie de libérer un vieil homme sans avenir ? Eux ?

Pour répondre, Gregorio se lance dans l'étude de la bande à Hayek et Poper, pendant que son épouse cherche du côté de la nostalgie familiale, les deux pistes ayant la chance de mener au même endroit, les USA.

Très vite, en relisant L'homme de ma vie, Gregorio vérifie que Manuel tirait la vie de Pepe vers ses propres obsessions d'écrivain et la première d'entre elles, la dénonciation du capitalisme féodal cher aux maîtres du monde. Or Pepe, qui avait commencé à brûler des livres après l'intervention de l'URSS à Prague en 1968, était habité par des obsessions bien différentes de celles de Manuel.

Muriel en lisant le portrait que Manuel faisait de Pepe, ce mari rejeté, ou de Pepe, ce père mythifié qui savait se montrer émouvant, aurait-elle eu envie de le libérer en payant au moins trois personnes, pour vivre enfin avec lui ?

Gregorio se plonge aussi dans la lecture de Yo maté à Kennedy où Pepe fait sa première apparition publique ; il verse presque une larme ironique en découvrant les craintes du héros quant à l'éducation de sa fille. Sa mère voulait la soumettre à un rigoureux programme de lectures progressistes : à l'âge de neuf mois elle lui a offert Et l'acier fut trempé, d'Ostrovski !

Muriel a pu bénéficier de l'aide des puissants comme le Mont Pèlerin. Mais, après enquête, Gregorio note que le Mont Pèlerin ne s'active que pour ses propres intérêts, sans se soucier d'histoires sentimentales, surtout de la part d'une ex-communiste. Une chose est sûre, un ancien sociologue marxiste passé au service de la caste du Mont Pèlerin a été tué par Pepe, la source des événements suivants.

Quelle nouveauté sociale a pu changer les plans de la Société au point de souhaiter la libération de celui qu'il fallait abattre ? Tout à coup Gregorio retrouve une confiance de Pepe : il se voyait en petit-bourgeois aimant s'enraciner, se donnant des habitudes pour ne plus en changer, et en quatre ans de vie en prison, il avait trouvé ses marques. Les hommes du Mont Pèlerin jugeaient-ils que cette prison devenait trop dorée pour leur bête noire ? Un mobile pour justifier leur intervention ?

Non, décidément, Encarnación a raison, il suit une fausse piste : les rois de la Catalogne économique ont bien d'autres chats à fouetter que cet inoffensif grand-père. Muriel avait-elle un enfant en quête d'un grand-père, les enfants ayant besoin d'un grand-père autant que d'un père !

En s'appuyant sur divers livres de psychologie Encarnación vient de résoudre l'énigme. Elle a démêlé les fils de l'histoire. Le tout est de découvrir quand et comment Muriel a pris conscience de l'existence de son père. Si elle a autant tardé à le retrouver, il est aisé d'en déduire qu'elle a tout autant tardé à le repérer. Avant sa mort, sa mère lui aurait-elle révélé l'histoire de son vrai père ? Et là, je peux lui confirmer qu'à la mort de sa mère, Muriel a compris qui était son père.

Pour Encarnación, la réponse se loge donc dans l'ultime voyage de Pepe, au moment où il revient en Grèce, lieu de naissance du grand amour qui a conduit à la naissance de son unique enfant. D'autant que ce livre posthume de Manuel a dû, plus facilement que les autres, arriver à Nueva York, suivant le principe bien connu qu'un auteur mort devient plus présentable.

Que se passe-t-il en Grèce où passent Pepe et Manuel en l'an 2000 ?

Pour poursuivre ses recherches, Encarnación a rencontré Juan Marsé que, bien sûr, Pascual n'avait pas gardé plus d'une heure le jour des événements. Peut-être, en privé, oserait-il quelques aveux ! J'ai lancé la conversation :

— Bonjour monsieur, et merci de nous recevoir. Vous me reconnaissez, je suis le gardien de Pepe et on s'est vu le jour des événements.

— Ah ! quelle journée ! J'en ai gravé dans ma tête les moindres détails. Si je pouvais j'en ferais un livre mais bon, je vous écoute.

— Vous n'allez pas me croire mais ce détenu me manque. Je m'étais pris d'amitié pour lui. Dans la vie sordide de la prison, il était comme un instant de repos.

— Attention, je vais presque envier votre sort ! sourit tendrement Juan.

— Est-ce que, en raison des liens qui vous unissaient à lui, vous avez eu de ses nouvelles ?

— Je comprends que ce n'est pas Pascual qui vous envoie compte-tenu du différent qui vous oppose à lui, mais que puis-je vous répondre qui ne nuirait pas à Pepe ?

— Je ne veux pas ternir une amitié si belle entre écrivains...

— Au cours d'une de nos premières tribunes communes pour défendre la littérature, je me souviens de la présence d'Alberti mais surtout du fait que, sans bien nous connaître, nous nous sommes retrouvés spontanément côte à côte. Ses lunettes et sa moustache ne cesseront de m'habiter jusqu'au jour où Aznar arrivant au pouvoir, Manuel l'a rasée. Cependant, je n'ai pas suivi au jour le jour la vie de Manuel. On me reproche d'avoir sous-estimé le poète.

— Sans révéler de secrets, pouvez-vous me préciser en privé comment tout s'est passé le 25 février ? demande Encarnación.

— J'étais dans un coin sombre, j'ai vu arriver Pepe accompagné de son ange gardien et comme je m'en doutais, il s'est précipité sur le fauteuil du fumoir. L'homme qui l'accompagnait regardait les cigares et les autres rares objets exposés. Pepe a manifesté le désir de rester seul et son gardien est donc revenu dans la salle précédente, très grande, pour y étudier ce que chaque restaurateur avait offert. Comme prévu, je l'ai suivi un instant, puis, je suis revenu dans le fumoir. Là, tout a été rapide. J'ai récupéré ses habits, et j'ai eu juste le temps de les enfiler avant que son gardien ne revienne. J'ai encouragé Pepe : « Echappe-toi, je te remplace ; avec ta fille vous vous travestissez et vous filez à l'anglaise. » Vous connaissez la suite, j'ai repris sa place sur le fauteuil comme si de rien n'était, en plongeant mon visage entre mes mains pour méditer, dormir ou pleurer. D'ailleurs le gardien m'a demandé : « Vous pleurez ? » J'ai fait oui de la tête en pensant : – Le stratagème marche.

— A vous écouter, vous étiez avec eux... !

— Je raconte toute la scène comme si j'avais tout suivi car elle correspond parfaitement au plan tracé avec Carlos qui a récupéré les évadés juste avant le métro afin de les conduire à destination. Le seul ennui c'était la réaction imprévisible du gardien découvrant la supercherie. J'avais deux solutions : me travestir aussi et partir sans rien annoncer, ou attendre que le gardien découvre que je n'étais pas l'homme surveillé. J'ai hésité longtemps entre les deux solutions en me demandant : comment attirer le moins d'ennuis au gardien floué ? En un tour de main, la voie facile consistait à devenir quelqu'un d'autre et à sortir paisiblement sans subir la moindre enquête sur ma personne. Ni vu ni connu. Le gardien aurait été ridiculisé. J'ai préféré prendre quelques risques, j'ai quitté la place, et je me suis mis à marcher tranquillement vers la salle précédente comme pour vérifier quelques éléments de la visite. Le gardien, me voyant venir vers lui, m'a dit :

— Vous tombez bien, le délai d'une heure est achevé, nous devons repartir.

L'illusion continuait de fonctionner et j'ai fait l'innocent :

— Monsieur, vous voulez m'annoncer que l'exposition va fermer ?

Là, le gardien a eu un temps d'arrêt :

— Oh ! excusez moi, vous ressemblez trop à l'homme que j'accompagne.

Il s'est dirigé vers le fumoir. J'ai entendu comme de vives discussions et plutôt que de fuir je me suis dirigé vers les deux hommes, le gardien de l'entrée ayant rejoint celui de la salle, pour questionner d'un air totalement innocent :

— Que se passe-t-il ?

Le surveillant de Pepe, l'air désesparé :

— Vous n'avez pas vu un homme qui vous ressemblait ? Et d'ailleurs d'où vous sortez ?

— Mais Monsieur, vous m'avez bien vu sur le fauteuil et vous m'avez même demandé si je pleurais ?

— Je pensais que vous étiez quelqu'un d'autre ! Une personne qui a disparu !

— Ecoutez, cette coïncidence m'ébahit. Comment puis-je vous aider ? Vous voulez savoir comment j'ai pu l'aider ?

— Comment avez-vous aidé Pepe à fuir ?

— Vous voulez dire : Pourquoi n'ai-je pas fui avec lui ? Soyez sérieux. Je ne sais de qui vous parlez, ce que vous cherchez, et de quoi vous m'accusez ! Cela fait beaucoup !

Voilà pour le récit de l'événement. Pour le reste Juan Marsé a ajouté :

— J'ai joué ma partition sans tout savoir. Par exemple, qui est Carlos, l'aide du métro ? D'ailleurs depuis la fuite, je n'ai pas eu de nouvelles de Pepe. Disons que, pour une fois, plutôt que de changer le monde par des mots, j'ai eu plaisir de passer à l'acte.

— Pepe n'avait pas été averti, pour éviter le risque d'affronter son refus ?

— C'était un peu une énigme de plus dans le plan élaboré, mais je savais qu'en lui disant que sa fille était là, il se laisserait faire.

— Sans vouloir exagérer ma curiosité, comment Muriel a-t-elle pensé à vous pour les travestissements ?

— Comme pour le plan de l'après fuite, je n'en sais rien. Elle s'est présentée, elle m'a dit que j'étais un habitué de l'expo Manuel et que je pouvais lui rendre un service. Elle m'a présenté Carlos. Point.

— Je vous remercie infiniment, tout votre récit m'incite à insister auprès de mon chef pour obtenir un stage à Nueva York afin d'y chercher Pepe. Je veux savoir s'il est vraiment libre, ou s'il a quitté une prison pour une autre prison.

— Comment une fille aurait pu commettre un tel acte vis à vis de son père ?

— Elle a pu être manipulée comme vous mêmes, comme Pepe sur la fin de sa vie. Manuel n'est plus là pour nous éclairer !

Juan m'avait surpris mais à mon tour je l'ai surpris ! Nous nous sommes quittés en nous promettant de rester en contact au gré des informations pouvant nous parvenir.

Jeudi 18 novembre 2010

Quel séjour merveilleux ! Et d'abord ce splendide repas au restaurant ! Puis, après la visite au *cenote*, nous avons cherché à croiser dans notre récit, trois histoires, celle de notre vie à Valladolid, celle des deux dernières années de Pepe, et celle d'une controverse à construire ? D'autant qu'avec Encarnación nous nous sentons de plus en plus prisonniers des trois moments !

Hier, au cours de la journée à Mérida, nous avons profité du Musée d'Anthropologie de la ville, de l'exposition Rufino Tamayo, des merveilles du palais de la gouverneuse et de tant d'autres aspects de la cité. Incontestablement, en venant de Valladolid, on croit tomber, comme le précise le guide touristique que nous avons lu, au milieu d'un enfer sonore avec des bus qui roulent à grande vitesse dans des rues étroites. Ceci étant, la ville est magnifique par bien d'autres aspects moins faciles à évoquer par des mots. Le *Théâtre Péon Contreras*, le *zócalo*, le marché – je n'ai encore rien dit du marché de Valladolid où pourtant nous sommes allés dès le premier jour avec Josep –. On a trouvé une librairie et après bien des hésitations, Encarnación a choisi *La Aldea del Alemán, Le village de l'Allemand*. Pour le prix, le libraire l'air désolé lui a dit : « Partout aux Amériques le livre est très cher ! ».

Le voyage avion Madrid-Cancún avait été le baptême de l'air de ma femme, et à découvrir cette sensation, elle en a déduit que pour le retour, elle se plongerait dans ce roman pendant tout le trajet. Dans l'avion, la vie devient une fiction. Sur un écran quelques dessins nous disent la trajectoire de l'appareil mais rien ne peut prouver que c'est vrai. En prenant nos places à l'avance, nous avons bénéficié d'un hublot mais il ouvre sur le néant. Décoller n'est pas seulement quitter le sol ! Ma compagne a admis que si elle avait de l'argent, décoller pourrait devenir sa drogue ! Que les puissants de la terre soient victimes de cette addiction n'a rien de surprenant : ils cherchent ainsi à être plus fort que la réalité.

A vingt heures, au *Théâtre Armando Manzanero* nous retrouvons... Valladolid. Pas dans très belle salle du théâtre, nommée, depuis très peu de temps, du nom du célèbre chanteur yucatèque, mais une salle à côté, dite de la *cineteca* où nous tenions à écouter Miguel Tun Osorio présentant un livre, *Relatos de Valladolid*, commenté par trois personnes : Flor Lopez Bates, Freddy Poot Sosa et Joël Tuz Canul. Quelle chance de pouvoir suivre cet hommage en l'honneur d'un natif de Valladolid (né le 1^{er} mars 1940) dont les anecdotes et les témoignages sur la ville adoptent un point de vue maya !

Tun Osorio consacre sa vie à la langue maya dont il collectionne les mots les plus étranges ou les plus archaïques. Souvent présent dans les débats infinis sur l'origine de cette langue, que certains renvoient à la Mésopotamie, il y défend la thèse qu'elle vient du chinois.

En quittant Mérida à 9 h 30 du soir nous arrivons en bus à notre hôtel à 11 heures et, pas plus Encarnación que moi-même, n'avons envie de dormir, donc retour à nos lectures respectives.

*

Aujourd'hui, le temps est couvert, la piscine peu engageante et comme notre voyage s'achève, demain nous irons profiter de la mer des Caraïbes en allant jusqu'à

Tulum, à une heure de bus. Nouveau passage au Terminal pour acheter à l'avance des places à une dame charmante qui tient la caisse et commence à bien nous connaître.

En attendant demain, dopés par un petit déjeuner chargé, et après une consultation du courrier électronique au cybercafé, notre décision est prise : nous replonger encore dans la controverse en nous installant sur les sièges blancs accolés face à face sur le *zócalo*. Encarnación accepte de jouer La Barbie et je joue ses trois acolytes L'Accordéon, La Lâcheté, Le Sicaire, qui sont en pleine réflexion pour se conformer au rôle d'insurgé que leur a attribué Hillary Clinton :

— Lequel de vous trois, mes bras droits, peut me rendre le plus révolutionnaire ? dit La Barbie.

— Au Mexique, la Révolution a toujours commencé par des chansons, des *corridos*, aussi, je suis ton aide indispensable, cher insurgé ? déclare L'Accordéon toujours prêt à foncer le premier.

— Au Mexique, la Révolution a toujours commencé par des armes, et sur ce point, légèrement plus consistant que le précédent, je suis ton bras armé, précise Le Sicaire.

— Si tout ceci doit ouvrir une dispute, laissons tomber, le coupe La Barbie.

— D'autant, chantonne presque La Lâcheté, que le rétroviseur importe peu. La Révolution d'hier était habitée par des ambitions sociales, démocratiques qui ont conduit à la plus belle Constitution du monde que personne n'a malheureusement appliquée. Pour demain, table plutôt sur la lâcheté, la peur, l'obéissance, autant de situations reposantes pour les hommes et les femmes. Voilà pourquoi je suis la figure à mettre en avant. Construisons une église avec ta photo incrustée sur le mur d'entrée et ensuite toute personne qui en sortira, dira qu'il vaut mieux prier dans un lieu offert par un criminel que dans un taudis, enfant de la misère. Cette personne sera aussitôt dans notre camp. Elle aura vendu son âme. La Démocratie pourra ensuite nous accuser d'être sans âme, elle se trompera car nous en aurons des millions dans nos coffres-forts, âmes que nous aurons achetées à vil prix !

A écouter ce discours savant, autant La Barbie que les deux autres personnages sentent passer entre leurs oreilles un vent d'intelligence qui les fait applaudir. La Lâcheté devient le génie de référence qui ne peut écarter les deux autres mais qui au contraire doit les conduire. Quelles chansons et quelles musiques à la gloire de la lâcheté ? Quelles vidéos diffuser pour alimenter la lâcheté ? Des vidéos montrant des crimes commis de sang-froid et gratuitement pour alimenter de multiples peurs. Inondons les médias en photos horribles. Les Puissants y verront l'occasion de se faire mousser en montrant leur bravoure face à la difficulté de leurs tâches. Pour eux aussi la peur est leur première arme, d'où notre union objective.

A jouer à ce jeu avec Encarnación, sur une place toujours sous les nuages, nous voyons venir l'heure du repas, mais pour contourner cette situation qui nous coupe l'appétit, nous provoquons l'intervention de La Démocratie et ses égaux, Un Boulanger, Un Journaliste :

— Nous avons, dit La Démocratie, un double adversaire. Pas question de tomber de Charybde en Scylla. Qui de vous deux va pouvoir m'aider le mieux ?

— Nous sommes des égaux et l'un ne fera pas plus que l'autre. Je dois d'abord riposter à L'Accordéon, précise Le Journaliste.

— Pourquoi à L'Accordéon ? puisqu'il n'est que l'instrument de La Lâcheté ? glisse timidement La Démocratie.

— Si nous laissons la fête dans leur camp, nous resterons seuls. Inventons des fêtes chargées d'âme, d'humanité, d'authenticité, de paix. L'Accordéon n'est pas qu'à eux. Je dois le dénoncer, je dois saper la narco-culture, une culture de mort, je dois en finir avec les danses macabres, insiste Le Journaliste.

— Et comme le macabre est dans notre culture de Mexicains, nous sommes des condamnés ! lâche, abattue, La Démocratie.

— Seuls sont condamnés les affamés. Je me dois de travailler en même temps que nous trois, d'un même pas, nous ne sommes pas des égaux par décret mais par l'action. Si tu te décourages chère Démocratie, le pain deviendra vain, il nourrira des criminels ; la musique deviendra vaine, suscitant seulement la danse des criminels. Si à trois on s'avance ensemble, ils seront encerclés, explique Le Boulanger.

Le Boulanger a une tête de jeune brave et quand il parle, la beauté de son métier qui a traversé les âges, semble résonner jusque dans les moindres recoins de l'univers. Il existe bien sûr la tortilla mais le pain reste un complément à la fois plus savant et plus banal. Le Boulanger voudrait parler français pour devenir le langage de la révolution, de la gastronomie et de Victor Hugo.

— Je vous comprends, l'essentiel est moins ce que chacun réalise, que l'acte commun, l'essentiel est dans le mouvement. Comme quand on grandit : ce n'est pas une jambe puis l'autre, puis un bras, puis la tête. Dans tout ensemble, la présence d'un chef d'orchestre s'impose, et très souvent, il devient l'orchestrateur de l'orchestre. Un musicien doit-il de temps en temps le remettre à sa place ? conclut La Démocratie bien remontée sur ses grands espoirs.

— Ta référence à la musique me plaît. L'Accordéon est fort car parfois il se prend pour le piano du pauvre donc il devient un orchestre à lui tout seul, comme le piano, et il est en plus du côté des pauvres devenus orchestres, ajoute Le Journaliste pas mécontent de sa trouvaille.

— Nous sommes le levain de la terre, nous allons avancer et la vie reviendra avec du pain et des jeux mais pas pour la soumission au spectacle, pour la dignité, car un humain a un cerveau entre les deux oreilles. Nous ne démontrerons pas que La Barbie, La Barbe et La Trique sont sans âme, ils le démontreront eux-mêmes par les actes que nous les obligerons à commettre.

— Oui, ensemble nous les pousserons au suicide ! chante presque La Démocratie qui a retrouvée des couleurs.

Quand, de loin, au moment d'une pause dans notre jeu théâtral, je les vois s'avancer, vers le *zócalo* de la ville, je devine aussitôt qu'il s'agit d'un couple de touristes français en quête d'un banc pour se reposer sous ce beau soleil du 18 novembre 2010. Une fois installés, ils sortent de leur sac quelques aliments, en commençant par un gros avocat qu'ils se partagent. La présence du quotidien *La Jornada*, entre les mains de l'homme, ne peut qu'attiser mon envie d'écouter leur conversation aussi je m'approche discrètement de leur banc.

Ils commentent le fameux livre de Le Clezio, Prix Nobel de Littérature : *Le rêve mexicain*. Pour l'homme, Le Clezio, battant sa coulpe d'être Européen, souhaitait prendre le parti des Mayas et autres Indiens, contre l'infâme colonisation et sa « raison »... sauf qu'il raisonnait en Européen. Pour la femme, l'existence même de Valladolid, ville construite sur les ruines de la ville maya Zaci, est au contraire la

preuve d'une sauvagerie sans nom des conquistadors. Sauf qu'à s'asseoir sur un banc du *zócalo* en 2010, il est facile d'observer les traits mayas des passants, toujours présents, toujours là et qu'il n'est pas bon d'effacer même au nom d'une grande civilisation perdue. L'homme aime les dates à commencer par celle du 9 décembre 1546 quand les indigènes se lancèrent dans une première révolte mémorable. Les Indiens de Le Clezio ne sont pas en mesure de se révolter puisque leur religion leur avait annoncé la venue de nouveaux maîtres pour les dominer et qu'ils ont cru découvrir sous les traits des Blancs.

Oui l'explication de l'histoire par la religion a quelque intérêt mais à porter le regard sur cette seule face de la pièce, on en oublie l'autre face et donc la pièce elle-même.

Les massacres n'ont pas été seulement ceux de populations par avance soumises, mais ceux de révoltés qui ont continué ensuite leurs révoltes. Le 18 juillet 1847 la douloureuse exploitation des Amérindiens s'est transformé en nouvelle révolution. Un temps, elle a été tout aussi victorieuse que la précédente mais le renfort de troupes venues de l'extérieur a mis un terme, une fois de plus, à l'occupation de Valladolid, par les soldats du «caudillo maya», Don Cecilio Chi.

Bien sûr, la femme n'a pas tort de rappeler que Le Clezio s'intéresse surtout à un fait incontestable : la disparition des nombreuses civilisations du nouveau monde et une disparition sans égale dans l'histoire tellement elle a été radicale. Sauf que toutes les civilisations meurent en se transformant, y compris celle des conquistadors. La civilisation grecque a disparu mais en servant de matériaux à tant d'autres civilisations, des Romains aux Arabes, tandis que la civilisation maya a été niée en tant que civilisation, d'où la désormais célèbre « Controverse de Valladolid » écrite, elle aussi, par un Français au moment des festivités en l'honneur des cinq cent ans de la Conquête. Avec ce texte devenue pièce de théâtre et film, Jean-Claude Carrière a trouvé le moyen d'attirer l'attention sur cette question de 1550 : les Indiens ont-ils une âme ? Cette pièce vient d'être jouée au Mexique dans une mise en scène assez spectaculaire (un montage de tubes sur trois étages avec l'arrivée de celui qui joue Las Casas en mobylette) et il faudrait qu'elle soit vue partout, partout. Cependant la question reste entière : les Mayas n'ont-ils vraiment rien donné au monde ?

*

De retour à notre propre controverse, à évoquer La Démocratie, Encarnación me suggère de rechercher un Mexicain capable de nous aider, et en interrogeant autour de nous – il faut poser beaucoup de questions ici – on nous envoie vers un professeur de l'Institut technologique qui, suite à notre appel téléphonique, est d'accord pour nous recevoir cet après-midi.

Après le repas et la rencontre, je retranscris notre conversation sans m'attarder sur les effets sonores des uns ou des autres.

Comme souvent avec les Mexicains, le professeur nous reçoit avec plaisir et attention dans son bureau de l'Institut technologique.

– Vous cherchez donc à définir la démocratie qui nous sortirait des ornières actuelles ? lance-t-il directement après les formules de politesse d'usage.

– La démocratie est mise à toutes les sauces. Ici au Mexique, existe-t-il un *chile* qui puisse enflammer ses sens ?

– L'image est amusante mais si je me réfère au philosophe politique majeur dans notre pays, Jorge G. Castañeda, vous allez constater que le paysage est ordinaire. En 1993, il pose trois conditions à la démocratisation de la démocratie : une mise en cause radicale de toute atteinte aux Droits de l'Homme avec acceptation de

l'alternance, une honnêteté sans faille qui permette une claire lutte contre la corruption, et une décentralisation permettant de responsabiliser les citoyens à la base. Après la défaite du PRI en 2001, il a accepté l'ouverture à gauche tentée par Vicente Fox pour aider à une mise en pratique de ses théories et vous savez où nous en sommes : la faillite du pluralisme électoral est totale.

– Je soupçonne un lien avec la démocratie participative ?

– Le modèle brésilien de Porto Alegre n'est jamais venu jusqu'au Mexique même en sa phase de plus grande gloire. La démocratie est par définition participative. Si le budget participatif a un sens comme avancée démocratique, inutile de parler de démocratie participative ou autogestionnaire ou citoyenne. J'ai été heureux de votre coup de téléphone car, à mes yeux aussi, un adjectif conséquent doit compléter le mot démocratie pour éviter le retour du Moyen-âge.

– Face au Crime organisé, la démocratie classique, malgré toutes ses variantes, restera démunie.

– Imaginons un Etat en quête d'alternative à l'action militaire dont nous vérifions qu'elle échoue. Des milices citoyennes armées ? Comment être sûr que ces milices ne vont passer avec armes et bagages à l'ennemi ? Il leur faudrait une ambition autre que la simple action défensive contre des tueurs qui seront toujours plus forts puisqu'ils opèrent avec foi mais sans loi ! Si la carotte qui mobilise les travailleurs est seulement économique (de meilleurs salaires, de l'emploi, de la culture) elle restera peu opérante face au crime qui promet dix fois plus d'argent en dix fois moins de temps. Le mobile de la contre offensive doit être monumental.

– Comment être monumental dans un monde où le monument est celui de la consommation frénétique, fruit d'une production tout aussi frénétique, qui change en objet même les idées, les sentiments, l'art, l'amitié, l'amour, jusqu'à transformer l'individu en objet de sa propre consommation personnelle. Les anthropophages mangeaient d'autres hommes. Nous faisons mieux nous nous mangeons nous-mêmes ! La pollution infecte les âmes. Finissons-en avec l'âme pour être sain de corps et d'esprit ! Mais, comment une démocratie monumentale ?

– Vous parlez un peu comme Octavio Paz s'exprimant à Stockholm devant les personnalités assistant à la remise de son Prix Nobel !

– Sans donner la parole aux morts, intervient Encarnación qui était restée muette jusqu'à présent, que penserait Octavio ? J'ose cette question car, vingt ans après, les craintes qu'il évoquait, se sont réalisées !

– Octavio aurait dû rester plus longtemps à Mérida et dans le Yucatán, il aurait ainsi gardé le sens de la mesure quant à son autocritique. Pour brûler la révolution qu'il a adorée, il a ajouté trop d'essence sur le brasier. Aujourd'hui, il nous autorise à lui donner la parole car entre la mort et la vie, si la frontière est nette, des morts, par leurs talents, restent vivants. Et Octavio vivant se pose la question qui nous occupe avec lui. Pourquoi avec le centenaire de la Révolution personne n'a relancé son idée : notre révolution fut une révélation ? Faute de s'appuyer sur une machinerie théorique, elle a avancé dans tous les sens avant de trouver en Zapata son drapeau éternel ; elle a révélé l'inconnu qu'ailleurs une théorie a prétendu décrire pour déduire à l'avance la marche à suivre. Mais pour la gloire du Mexique, le mot Révélation est plus indispensable.

– Tout ceci ne nous avance pas, dis-je un peu agacé par une érudition qui m'échappe.

– Pourtant, tout ceci nous avance, comme nous avance tout dialogue. Je pense à l'invention d'une démocratie-existence. La démocratie en plus de gouverner, d'être un art de gérer la société, deviendrait le désir d'être cette société. La démocratie ne serait pas le moteur que je mets dans la voiture mais le chemin que je vais parcourir à

l'aide de ce moteur. Dans la démocratie-existence le moteur serait toute la culture amassée par l'univers tout entier.

– Je comprends, s'extasie Encarnación. L'inévitable moyen-âge vers lequel nous allons n'aura de sortie que par une confrontation culturelle explosive. Le «faire savoir» remplaçant en ce moment «le savoir faire», la révolution permettra de réinventer l'action qui consistera essentiellement à «faire de la politique». La société au bout de son développement aura donné les moyens aux survivants de pouvoir se consacrer seulement à la politique.

– Moi je ne comprends pas, me suis-je mis à grogner. Encarnación croit qu'une solution peut attendre demain quand nous en avons besoin aujourd'hui !

– Aujourd'hui, a repris le professeur, aujourd'hui le Mexique est à la fois le jouet des USA et son fournisseur de main d'œuvre et de drogue nourricière. Le maître est entre nos griffes presque autant que nous sommes entre les siennes. Plus il serre et plus l'étau se referme sur lui. Voilà pourquoi le Mexique détient la clef de la révélation en marche. Je puise mes idées dans la littérature de témoignage chère à Carlos Monsivais ou Elena Poniatowska qui sont moins connus en Europe que Carlos Fuentes ou d'autres. Et José Revueltas, le plus grand des sous-réalistes !

– Comment sans se payer de mots, une démocratie-existence, peut-elle terrasser le Crime organisé ? ai-je demandé.

– Tu as raison de rester terre à terre ! Par cette démocratie, les citoyens soulèveront des montagnes non parce qu'ils construiront mieux leur vie mais parce qu'ils entreront dans la danse des peuples. Voilà où est la motrice culture. Les citoyens ensemble cessent d'être citoyens ou créateurs (à l'inverse du communisme promis par Marx) pour devenir humains dans la foule nationale des humains.

– Nationale, et pourquoi pas internationale ?

– La critique des révolutions passées commence par celle d'un internationalisme qui leur a servi de leurre, quand le capitalisme en a profité pour qu'on avale son propre internationalisme. Une foule nationale est le contraire d'une foule nationaliste. Cette dernière use de son passé comme sa raison d'être, quand la foule nationale use de son passé pour devenir un être de raison. Contre la folie des criminels, il ne reste qu'un appel possible, un appel à la raison mais pas à la Raison d'Etat, à la raison démocratique laïque et sociale. La démocratie-existence naîtra de cette idée que la grandeur de l'adversaire (grand par son ignominie chez les Narcos) suppose la grandeur d'une foule désireuse de se fabriquer vivante.

– J'ajoute – frémissant à l'idée de partager quelque chose que je saisis à peine – Le Journaliste sera le pilier de la littérature de témoignage.

– Puisqu'un Français travaille avec vous à cette recherche, qu'il se penche sur le cas d'un Parisien qui ne vit qu'à l'heure latino-américaine et qui s'appelle Maurice Lemoine ! Il écrit ce qu'il appelle des docu-romans, des romans documentaires. Il le sait ou pas, mais il a pris cette forme artistique chez nous. Sans être d'accord avec son combat, Octavio Paz aimait Elena Poniatowska et j'ai mis longtemps à comprendre le propos qu'il a tenu à son sujet : « l'oiseau de la littérature mexicaine ». Il a terminé son discours de Stockholm en parlant de la modernité et en disant quelque chose de ce genre, je cite de mémoire : la modernité c'est l'instant même, cet oiseau qui est partout et nulle part. L'oiseau Elena est l'oiseau modernité, elle qui différencie parfaitement la classe dominante qui engendre ses scribes, et la classe dominée qui, ne pratiquant que l'oral, a besoin de la littérature de témoignage pour sortir des sous-sols de la clandestinité et atteindre le sol de la dénonciation. La démocratie-existence comme la littérature de témoignage permettent de jouir enfin de notre raison, d'être de raison. La folie ne serait plus la liberté que chacun aurait d'échapper au carcan de la raison, mais cette jouissance même, de la vie enfin émancipée.

– Quant aux nations, j’y reviens, dis-je, hier elles ont construit le monde. Aujourd’hui le monde les réactive car les laïques n’ont plus Ernest Bloch pour promettre un beau futur sur terre. La globalisation voudrait être l’uniformisation or dans les faits elle réactive les nations. Comme le monde capitaliste retombe toujours sur ses pieds, ces nations qu’il nie d’une main, il peut les récupérer de l’autre en les opposant entre elles. La démocratie-existence ne doit se laisser séduire ni par le monde sans frontières cher à l’argent sans frontières, ni par le repli nationalitaire cher aux truands délétères, ni par l’universalisme religieux qui n’a d’universel que sa capacité à fomenter des guerres de religion.

Nous en savons assez et nous laissons ce professeur à ses recherches pour rejoindre nos amis habituels.

*

Si on écrivait l’histoire à partir de l’histoire de tous les Indiens (Amérindiens, Indigènes, Autochtones, Peuples Natifs etc.) nous en viendrions plus vite, malgré les destructions sans nom, à l’élaboration de la pensée métissée chère à un autre français : Serge Gruzinski. Encarnación, toujours en quête d’effets culturels qui me dépassent, se demande tout d’un coup, en quittant le professeur, si démocratie et métissage n’étaient pas les deux faces de la même pièce que le professeur appelle Démocratie-existence. Aussi lisons le dernier texte de Pepe :

Les Narcos seront battus s’il existe une alliance politique entre mesures d’urgence (et donc militaires) et mesures sur le long terme, pour construire une idée neuve du bonheur. Je ne regrette pas ma lecture de Saint Just qui a montré comment la Révolution française a su faire du bonheur une idée neuve. Mais, depuis, le bonheur a été mis à toutes les sauces dont plusieurs furent très indigestes. Aussi, la croisade anti-bonheur de nos savants-généralistes modernes est cousue de fil blanc. « Dans les pays socialistes, ils ont eu l’audace de vouloir faire le bonheur des peuples contre leur gré. Ainsi le monde est vacciné : le bonheur est discrédité. » Ces savants modernes sont les généraux d’aujourd’hui. Ils tuent sans arme, et sans guerre. Grâce aux échecs du camp de l’URSS, ils jouent leur comédie avec un scénario en place, qui vise à rabaisser l’homme pour laisser monter le taux de profit. Une comédie, car, grâce au scénario, l’homme va se rabaisser lui-même en refusant le bonheur. Le bonheur ne sera jamais côté en Bourse. Le bonheur du travail bien fait est sans rentabilité. A moins qu’un fils de pub ne se charge de la question et le temps d’un été, le bonheur ce sera les Bahamas.

Lénine a voulu le bonheur de son peuple et au nom de cet idéal, il a réussi (fait rare) à prendre le pouvoir et même à le garder. L’objectif des hommes de 1917 a-t-il été atteint ?

Non, mais je n’en déduis pas que je dois m’autodétruire.

Tu le sais Josep, le contraire du bonheur, ce n’est pas le malheur mais la peur qui empêche de croire... même au malheur ! Aujourd’hui, à nouveau, les hommes ont peur. Peur de l’accident, de perdre le boulot, de l’agression... Sans mobilisation militaire, sans ennemi extérieur, les Puissants surprotégés veulent nous enfoncer dans la peur. On a eu peur des jaunes, des rouges mais aujourd’hui, même les communistes ne font plus peur (même s’ils soulèvent la haine de quelques-uns) car la peur est plus profonde. Nous mêmes, tout en voulant montrer l’espoir possible, nous incitons à la peur en montrant les dangers d’une guerre atomique ! En décrivant l’infamie des Narcos, j’alimente la peur... que je prétends combattre ! Nous sommes

prisonniers de nous-mêmes jusqu'à hésiter avant de crier : « Gloire au bonheur ! »
La peur est réactionnaire et le bonheur révolutionnaire.

« Le bonheur inventé définitivement », Comme le Français Ferrat chante juste !

« Le bonheur est dans le pré, cours y vite il va filer » dit une autre chanson. Avec la société capitaliste, le bonheur n'est plus dans le pré (il n'y a plus de pré) mais on n'a plus à courir après, car il est là. Je parle de la société capitaliste d'aujourd'hui que je refuse d'assimiler à la société du malheur. Il faut se construire le bonheur là où l'on est, et dans un igloo si on est au pôle. Le bonheur ne serait-il qu'une question individuelle ? Est-ce que ce ne serait qu'une question de vie privée ? Est ce qu'il ne faudrait pas dire : à chacun son bonheur ?

Parce que le bonheur est une affaire individuelle, il est une affaire de société.

Pour aller vers un projet accordant les libertés fondamentales et le combat contre l'ignorance, l'obscurantisme, le communautarisme ?

Non, le bonheur n'est pas dans la promesse. Les «lendemain qui chantent» n'ont jamais été qu'une mythologie, employée davantage, à vrai dire, par les ennemis de la pensée révolutionnaire que par leurs amis.

Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois, voilà l'idée neuve du bonheur à inventer, pour prendre à contre-pied les moralistes qui nous invitent à rabaisser nos ambitions. Malheureusement, dans le monde d'aujourd'hui... le présent est une vie à crédit. Pour rendre le présent acceptable, le système a décidé de vendre le futur, de faire payer nos enfants, aussi, à l'heure de la lutte, des personnes ou des pays, étranglés par la corde de la dette... se taisent. La question économique de la dette ne peut pas être séparée de celle du bonheur quand il n'y a pas si longtemps le peuple avait pour valeur d'acheter comptant.

Une révolution articulant liberté et égalité, objectif primordial. Pour assurer la rencontre entre les deux démarches, pour une idée neuve du bonheur, finissons-en avec le principe que les fins justifient les moyens ; les moyens décident des fins, ce qui n'est pas une théorie révolutionnaire mais la preuve que « l'action est le critère de la vérité », et qu'une grande idée du futur est mobilisatrice quand elle se construit en fonction des réalités du présent comme celle de l'absence d'âme chez les Narcos.

*

Carlina nous attendait pour notre rencontre amicale qui donna lieu à la lecture suivante, accompagnée d'un autre séjour sur la place de la ville.